

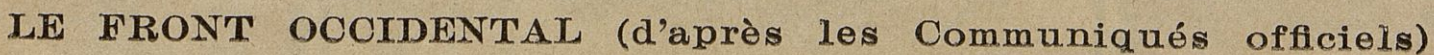
LE PAYS DE FRANCE



La sentinelle des Mers

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité
Le M
2, 4
boulevard Po
PAR



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 10 AU 17 JUIN

De la mer du Nord jusqu'en Alsace, sur toute la ligne de l'immense front de bataille des combats ont eu lieu dont les résultats nous ont été favorables.

Entre la côte et Dixmude les progrès de nos troupes d'Afrique ont été assez sensibles pour inquiéter les Allemands et leur faire amener des renforts de ce côté. Plus au sud, l'armée belge est passée à une énergique offensive ; dans la nuit du 12 au 13 juin, elle a jeté un bataillon sur la rive est de l'Yser, au sud du pont du chemin de fer de Dixmude ; un détachement a détruit un blockhaus allemand. L'ennemi a essayé de contre-attaquer ; il a été arrêté par le feu des mitrailleuses. Une lutte d'artillerie s'en est suivie ; elle s'est terminée à l'avantage de l'artillerie belge.

De leur côté, les troupes britanniques ont enlevé le 15 juin une ligne de tranchées à l'ouest de la Bassée ; le lendemain, au nord d'Ypres, elles s'emparaient aussi d'une ligne de tranchées ennemies, mais, par contre, elles devaient évacuer le terrain conquis près de la Bassée ; ce sont là les fluctuations ordinaires de cette guerre.

C'est toujours au nord d'Arras, dans la région comprise entre Angres et Ecurie, que se livrent les grands combats ; les Allemands n'ont pas engagé moins de onze divisions pour reprendre le terrain perdu et arrêter nos progrès ; ils n'ont réussi qu'à perdre beaucoup de monde ; tous nos gains ont été maintenus et de nouveaux progrès ont été réalisés.

L'inventaire du butin que nous a valu la prise de Neuville-Saint-Vaast a donné les résultats suivants : 3 canons de 77, 3 lance-bombes, une quinzaine de mitrailleuses, 1.000 fusils, 800.000 cartouches, des appareils incendiaires, des obus de 105, des outils de parc en très grande quantité, de nombreuses caisses d'explosifs, d'équipements et de vivres. Neuville était devenue une vraie place forte et un arsenal.

Après leur échec sur ce point, les Allemands ont tenté de rendre notre position intenable ; pendant toute la journée du 11 juin, ils l'ont arrosée d'obus de tous calibres ; notre artillerie a efficacement répondu ; la nuit n'a pas arrêté la canonnade.

Le lendemain, nos troupes, dont l'ardeur brave toutes les fatigues, s'emparaient d'abord de la station de la voie ferrée à Souchez, puis, dans un élan magnifique, emportaient d'assaut une crête située au nord de la sucrerie de Souchez et puissamment organisée par l'ennemi. Ce succès a été suivi d'un violent bombardement qui ne nous a pas empêchés de nous maintenir sur les positions conquises de haute lutte.

Le 13, nous emportons un ouvrage allemand à l'est de Lorette, mais nous perdions, sous la violence du bombardement, une partie des tranchées que nous avions prises au nord de la sucrerie de Souchez.

Le 14, actions locales d'infanterie vers Notre-Dame-de-Lorette et Neuville ; toutes les contre-attaques allemandes sont repoussées.

Le 15, nous réalisons de nouveaux progrès tout autour de Souchez que nous investissons peu à peu.

A ce moment l'intensité des combats augmente d'une façon continue ; les Allemands envoient renforts sur renforts. Nous avançons toujours. Malgré les contre-attaques acharnées de l'infanterie, malgré un bombardement incessant, nous progressons des deux côtés de la route Aix-Noulette-Souchez ; les Allemands tiennent encore dans le fond de Buval, mais ils y sont presque entièrement entourés ; nous nous avançons vers Souchez dans les directions nord-ouest, sud-est et ouest-est.

De brillants assauts nous rendent maîtres d'une partie du parc du château de Carterel, du cimetière de Souchez et des pentes au sud-est du village ; toutes ces positions étaient extrêmement fortifiées.

En avant de Neuville, nos troupes, à coups de grenades, à coups de baïonnette, sous un feu intense d'artillerie — nous n'avons pas lancé moins de 300.000 obus — s'emparent des tranchées allemandes ; la nuit, des contre-attaques se produisent ; elles sont toutes repoussées.

Dans la région d'Hébuterne, où notre offensive avait été particulièrement heureuse, les combats se sont développés et malgré tous les efforts de l'ennemi, furieux de nos progrès, nous avons encore gagné du terrain.

L'objectif de notre offensive doit être la route d'Arras à Amiens, sur

laquelle s'allonge le village de Serre au croisement du chemin d'Hébuterne à Beaumont-sur-Ancre ; on domine de là les sources de l'Ancre. Les ouvrages organisés par l'ennemi aux abords de la route entre Serre et Mailly-Maillet ont été enlevés d'assaut par nos troupes après une préparation d'artillerie. Les Allemands ont essayé de contre-attaquer ; ils ont été repoussés. Leur centre de concentration est le gros bourg de Puisieux-au-Mont, d'où rayonnent de nombreux chemins sur tout le plateau ; nos obus ont fait sauter un dépôt de munitions dans le bourg.

Dans cette affaire, qui a eu lieu le 12 juin, nous avons fait une centaine de prisonniers appartenant à quatre régiments différents ; les pertes allemandes ont été très élevées ; on a trouvé des centaines de cadavres dans les tranchées.

Entre l'Oise et l'Aisne, dans la région de Tracy-le-Mont, les Allemands ont en vain essayé de reprendre les tranchées que nous leur avons enlevées au sud de la ferme de Quennevières ; en les repoussant, nous avons encore gagné du terrain ; résultat, 120 obus sur Soissons. Dans la nuit du 14 au 15, nouvelle attaque menée par huit bataillons ; elle a été repoussée avec des pertes considérables pour l'ennemi.

En Lorraine, nous avons porté nos lignes en avant dans la région d'Embermenil et de la forêt de Parroy ; notre progression dans ce secteur se poursuit toujours sans interruption.

Depuis longtemps les communiqués étaient muets sur notre offensive en Alsace. Le 16 juin, nous avons appris qu'elle se poursuivait dans des conditions satisfaisantes et que nous avions réalisé des progrès importants sur les deux rives de la Haute-Fecht ; nous avons enlevé le Braunkopf ; l'ennemi avait laissé entre nos mains 340 prisonniers, beaucoup de matériel, y compris de nombreux fusils et 500.000 cartouches. Le lendemain nous nous emparons de Altenhof, faubourg de Metzeral, puis de Steinabruck. Les Allemands, en se retirant, ont incendié Metzeral.

C'est la mise en œuvre de leur coutumière barbarie ; avec une pièce de gros calibre, ils ont essayé de bombarder Compiègne ; leurs obus ont heureusement manqué le but ; puis ils ont bombardé Villers-Cotterêts ; il y a un blessé ; ils ont de nouveau bombardé Reims et la cathédrale. Un de leurs zeppelins est encore allé sur les côtes d'Angleterre ; il a fait des victimes dans la population civile.

A ces attentats inutiles et barbares les alliés se sont enfin décidés de répondre. Comme représailles, une escadrille aérienne a survolé Carlsruhe, capitale du grand duché de Bade ; elle a lancé cent trente projectiles sur le château, sur l'hôtel des postes, sur l'hôtel de ville, sur la gare ; les dégâts ont été considérables et la panique des habitants indescriptible.

Si la leçon ne suffit pas, on la recommencera ailleurs.

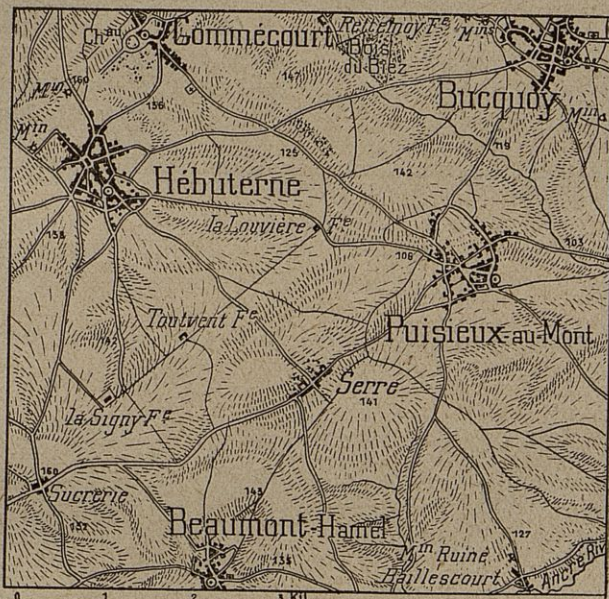
LES OPÉRATIONS ITALIENNES

L'armée italienne a continué avec succès ses opérations préparatoires à la grande offensive sur le territoire autrichien.

Elle a d'abord pris ses sûretés aux portes du Trentin afin d'arrêter toute attaque austro-allemande par la vallée de l'Adige. Les Autrichiens ont essayé en vain d'empêcher les progrès des troupes italiennes ; ils ont attaqué, dans la région du Tonale, les positions de nos alliés et ont été rejetés. Les Italiens sont parvenus à entourer peu à peu les positions fortifiées de Riva, de Rovereto et de Trento ; leur artillerie montre partout une écrasante supériorité.

Mais les opérations les plus intéressantes se déroulent le long de la frontière orientale, sur l'Isonzo. Les Italiens, après avoir traversé la rivière en plusieurs endroits, se sont heurtés à des difficultés naturelles que les Autrichiens ont puissamment organisées ; ils ont en face d'eux les barrières que forment les massifs montagneux qui, des Alpes juliennes, descendent jusque dans la péninsule d'Istrie et encerclent à l'est et au sud le golfe de Trieste.

Le commandant en chef de l'armée italienne, le général Cadorna, n'a pas dissimulé à ses soldats ces difficultés ; mais ses troupes sont pleines d'entrain. Elles ont occupé les hauteurs de Plava, malgré la résistance de l'ennemi. L'artillerie a démolie la gare de Gorizia.



LA RÉGION D'HÉBUTERNE

SUR LES ROUTES DE FLANDRE



La musique du régiment, en traversant les rues de ce village situé tout près du front, dans la région du Nord, joue ses airs les plus entraînants à la grande joie des gamins qui lui font escorte.



Après avoir vaillamment combattu dans les tranchées, nos soldats sont ramenés en arrière ; ils viennent de descendre des autobus dont on voit la longue file à gauche de la photographie.



Cette petite station de la ligne du Nord était autrefois bien tranquille dans sa solitude ; aujourd'hui c'est le bruit, c'est le mouvement incessant ; car elle est devenue, en raison de sa proximité de la ligne de combat, un quai important d'embarquement pour les troupes et pour le matériel.

APRÈS LA BATAILLE DE CARENCY



En une longue colonne, leurs officiers en tête, les nombreux prisonniers que nos soldats ont faits lors de la prise de Carency défilent sur la place d'une petite ville en arrière du front ; des chasseurs à cheval les escortent ; malgré la pluie, les habitants se pressent sur leur passage ; ni menaces, ni injures ne sortent de leur bouche.



Si les prisonniers ont été nombreux, plus nombreux encore ont été les morts que les Allemands ont laissés sur le terrain ; c'est par milliers qu'on les compte et à mesure qu'ils font ces macabres trouvailles, les brancardiers les alignent sur le terrain où, dans des fosses profondes, ils dormiront leur dernier sommeil.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915⁽¹⁾

par le Commandant B. de L.

Brevet d'Etat-Major.

LES BATAILLES DE MAZURIE

Dès les premiers jours d'août, les armées russes de Pologne s'étaient rapidement réunies. Deux groupes se formaient. Vers le centre de Vilna, l'un s'étendait sur le Niémen sur Kovno-Grodno ; l'autre dans la contrée de Varsovie. C'étaient les sièges des III^e, XV^e, XIX^e, XXIII^e corps d'armée ; à ces corps étaient venues s'adjoindre des divisions de réserve, mais non des divisions régulières, c'étaient plutôt des milices territoriales provenant des provinces frontalières.

Dans l'armée du Nord, ces milices comptèrent pour près de la moitié de l'effectif ; dans celle du Sud, l'armée de la Narew, elles atteignirent les deux tiers de l'effectif !

Evidemment de pareilles troupes, formées et réunies à la hâte, ne pouvaient pas offrir une grande résistance surtout lorsqu'on comptait prendre de suite l'offensive... Et cependant l'état-major russe en avait confié le commandement à deux généraux dont les noms étaient restés célèbres dans la grande guerre russo-japonaise : les généraux Rennenkampf et Samsonof, dont l'activité et l'énergie étaient partout reconnues.

Le général Rennenkampf reçut le commandement de l'armée du Nord, celle du Niémen, rassemblée entre Kovno au nord et Grodno au sud ; elle comprenait les corps d'armée de Vilna, de Grodno, de Bielostock, plus des divisions et des milices levées sur la zone frontalière. Il y avait là de quatre à cinq corps d'armée ; deux cents, deux cent cinquante mille hommes environ, réunis sous le commandement de cet énergique général. Une nombreuse cavalerie occupait le flanc droit et s'étendait sur le Niémen dans la direction de Tilsitt.

Au sud, le groupe du général Samsonof s'était formé sur la Narew, au nord de Varsovie. Il se composait des corps d'armée de Pologne, environ trois corps d'armée actifs ; à eux s'étaient également adjointes les divisions et les milices territoriales mais en plus grand nombre que dans l'armée du Nord.

L'armée du général Samsonof atteignait trois cent mille hommes.

A ces deux armées échet la mission de l'offensive en Prusse orientale dès le début des opérations.

L'armée Rennenkampf, partie des bords du Niémen, s'avança dans les premiers jours d'août sur la rivière la Szeszuppe, franchissant la frontière prussienne vers Vladylavof, et se dirigeant par Gumbinnen sur Insterburg ; elle menaçait directement la grande place prussienne de Königsberg.

L'armée Samsonof, partie des bords de la Narew, abordait dans la partie ouest, sud-ouest, la région des lacs, vers Mlaw, Soldau, Allenstein, sur l'Alle, affluent de la Pregel.

Les directions des deux armées étaient convergentes ; elles devaient se souder dans la région des lacs, mais les difficultés du pays, des approvisionnements, et autres empêchements d'ordre supérieur, ne permirent pas leur rapprochement immédiat ; il en résulta un grand vide entre les deux armées, qui n'étaient ni reliées, ni appuyées entre elles. C'est une faute capitale en tactique militaire et, généralement, tous les généraux qui l'ont commise en ont été rapidement punis. Si dans quelques cas rares, (1866, les armées allemandes en Bohême et Silésie), ces grands mouvements convergents ont pu réussir, c'est qu'en face des armées envahissantes se trouvait un ennemi inactif.

Les troupes de couverture allemandes (1^{er} corps vers le nord, 17^e corps vers le sud-ouest) s'opposèrent peu à l'entrée sur le territoire prussien des groupes d'armées russes ; la résistance facile favorisa au début la marche des Russes et l'exode des paysans prussiens, se réfugiant devant l'invasion dans les villes du littoral, sema la panique et la terreur dans le pays.

L'état-major allemand dut sans tarder prendre des mesures énergiques pour arrêter la marche victorieuse des armées russes.

Le colonel-général von Hindenburg fut appelé à prendre le commandement des forces allemandes destinées à s'opposer à la marche du vainqueur. Le choix de ce grand chef était des plus heureux. Hindenburg, bien qu'agé, était encore dans la plénitude de ses moyens physiques et intellectuels. Versé dans la science de la guerre qu'il avait toujours professée, il était doué d'une activité prodigieuse et d'une santé parfaite ; il possédait au plus haut point les capacités qui font le grand homme de guerre, le calme, la décision, la ténacité.

Il jugea aussitôt la situation. Rassembler une masse assez puissante pour avoir la supériorité numérique sur un point ; se jeter entre les deux armées russes trop éloignées pour se soutenir ; masquer l'une et écraser l'autre avec toutes ses forces, puis, la première en retraite et hors de combat, se rejeter sur

la seconde et avec la masse des troupes réunies, la forcer à la bataille et l'anéantir, tel fut le plan du colonel-général von Hindenburg.

C'était la répétition moins grandiose, mais aussi heureuse, par les Allemands, du plan napoléonien constamment appliqué par ce grand capitaine dans les guerres de l'Empire, un siècle juste avant cette époque, et particulièrement dans la campagne de France en 1814, dans la campagne de Belgique en 1815, à Fleurus et Waterloo.

L'armée de secours allemande rassemblée sur la Vistule inférieure prit la direction sud-est. C'est sur l'armée de Samsonof que se dirigeait d'abord Hindenburg.

Partie de la Vistule elle s'étend d'Osterode, sur la Passargue, vers l'Alle à Allenstein et Bichofsburg. Tandis que les troupes de couverture du début appuient vers la droite sur Lautenburg, Weumack (la voie ferrée de Thorn à Königsberg), et menacent le flanc gauche de Samsonof, Hindenburg déploie sur son front, à Osterburg-Omulef et devant les lacs Lautziger-See et Plautziger-See, une puissante artillerie lourde, formant une barrière solide sur son centre et semblant indiquer un front d'attaque dangereux. Samsonof, attiré et presque hypnotisé par cette attaque violente et non encore appliquée dans les combats modernes, néglige ses deux flancs. C'est alors que l'offensive allemande, suivant la tactique professée dans ce pays pour la bataille, se révèle de nouveau. Les deux flancs allemands se resserrent et comme une puissante tenaille enserrant l'armée de Samsonof : vers le sud à Tanneberg-Gilgenberg, vers le nord à Bichofsburg-Sensburg-Nikolaiken.

L'armée russe est écrasée de front par une lutte formidable d'artillerie, dont l'artillerie lourde a joué le principal rôle ; sur ses flancs elle est étouffée. L'aile gauche bat en retraite et en désordre dans ce pays difficile ; elle perd une quantité énorme de troupes, de matériel ; elle voit sa ligne de communication avec l'armée du nord complètement arrêtée et doit se retirer dans les marais de la Narew et derrière cette rivière.

Le général en chef russe a été tué en ralliant ses soldats ; il est mort en héros, mais la défaite est complète. Des cinq corps d'armée de Samsonof, deux ont été écrasés et faits prisonniers ; les autres sont en fuite. (80.000 prisonniers).

La bataille a duré quatre jours, les 26, 27, 28 et 29 août.

Au nord l'armée Rennenkampf, protégée par sa nombreuse cavalerie s'était mise en route dès le 12 août. Repoussant facilement les troupes de couverture du Niémen, elle avait envahi la Prusse orientale. Du 17 au 22 août, elle accula par des marches habiles les troupes allemandes devant Gumbinnen et les battit complètement. Profitant de ce premier succès elle marcha sur la Pregel, s'empara de la grande ville d'Insterburg et menaçait Königsberg.

De tous côtés l'épouvante se communique au pays ; les nombreux fuyards qui parvenaient dans la capitale de la Prusse orientale y semaient la terreur. On crut un instant le sort du pays compromis.

Mais durant ces moments de succès des Russes, l'armée du colonel-général von Hindenburg est entrée en action et du 26 au 29 août elle a livré de haute lutte la bataille de Tannenberg à l'armée de Samsonof, qu'elle a vaincue et rejetée sur la Narew.

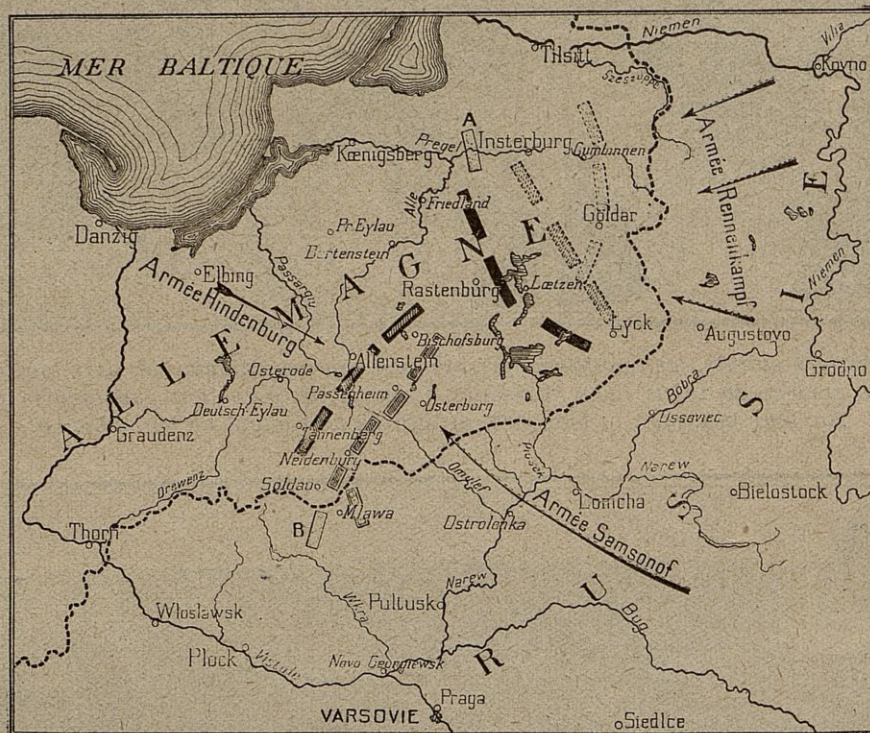
Hindenburg accourt vers le nord ; son armée victorieuse traverse le pays difficile des grands lacs, mais dans cette contrée admirablement connue du général en chef, elle sait se mouvoir et s'orienter parfaitement.

A l'approche de l'armée allemande et connaissant ses récents succès, Rennenkampf songe un instant à reculer sur la frontière et à sortir de ce dédale d'étangs et de marécages où son artillerie se meut difficilement.

Le général allemand ne lui en laisse pas le temps et l'attaque par le sud dès le 7 septembre. La situation de Rennenkampf est alors la suivante :

Sa droite est sur la Pregel, appuyée à Insterburg, son centre vers Goldar, et sa gauche vers Lotzen-Lyck, dans la région des lacs. C'est sur cette gauche que l'effort allemand se fait de suite sentir dès le 8 septembre. La gauche est bousculée et obligée de se replier en arrière vers Augustovo. Le centre désorganisé essaye de résister, mais accablé par le nombre et menacé d'être acculé à la Pregel, il doit battre en retraite. Poursuivi hardiment par Hindenburg qui n'avait pas pu se donner cette satisfaction contre l'armée de Samsonof, l'armée russe du nord doit abandonner sa ligne de défense, repasser la Pregel et franchir la frontière. La retraite se fait avec assez d'ordre, et fin septembre l'armée russe est abritée derrière le Niémen, comme barrière défensive.

Les deux armées russes, battues, avaient abandonné la Prusse orientale et Hindenburg, victorieux, avait libéré tout son pays. Le bâton de feld-maréchal allemand lui fut envoyé par le kaiser allemand ; il l'avait bien mérité.



Armée Hindenburg venant se placer entre les deux armées Russes de Rennenkampf et Samsonof.
Troupes de couverture Allemandes sur la Pregel et devant Mlaw au début.
L'armée Hindenburg livrant la bataille de Tannenberg Osterburg, à l'armée de Samsonof qu'elle défait.
L'armée Hindenburg se retirant sur Rennenkampf et livrant à Insterburg Goldar Lyck la seconde bataille. Elle défait également cette deuxième armée et la rejette sur le Niémen.

Armée Rennenkampf marche du Niémen entre Kovno et Grodno sur la Pregel.
1^{re} Position de l'armée Rennenkampf face aux troupes de couverture de la Russie (1^{er} Corps) Bataille de Gumbinnen.
2^{me} Position de l'armée Rennenkampf qui reçoit l'attaque de l'armée Hindenburg après la victoire de cette dernière à Tannenberg.
Armée Samsonof, venant de Brest Litovsk repousse à Mlaw les troupes de couverture et s'avance imprudemment sur l'Alle au combat à Osterburg avec l'armée Hindenburg.

LA BATAILLE DES LACS DE MAZURIE

(1) La publication de « la Campagne de Russie » a commencé dans le n° 35 du Pays de France.

Si les succès en Prusse sont complets pour les armées allemandes, les opérations qui se déroulent pendant leurs victoires sont bien différentes pour leurs alliés, vers le sud, et la fortune, fragile et inconstante, ne les a point favorisés.

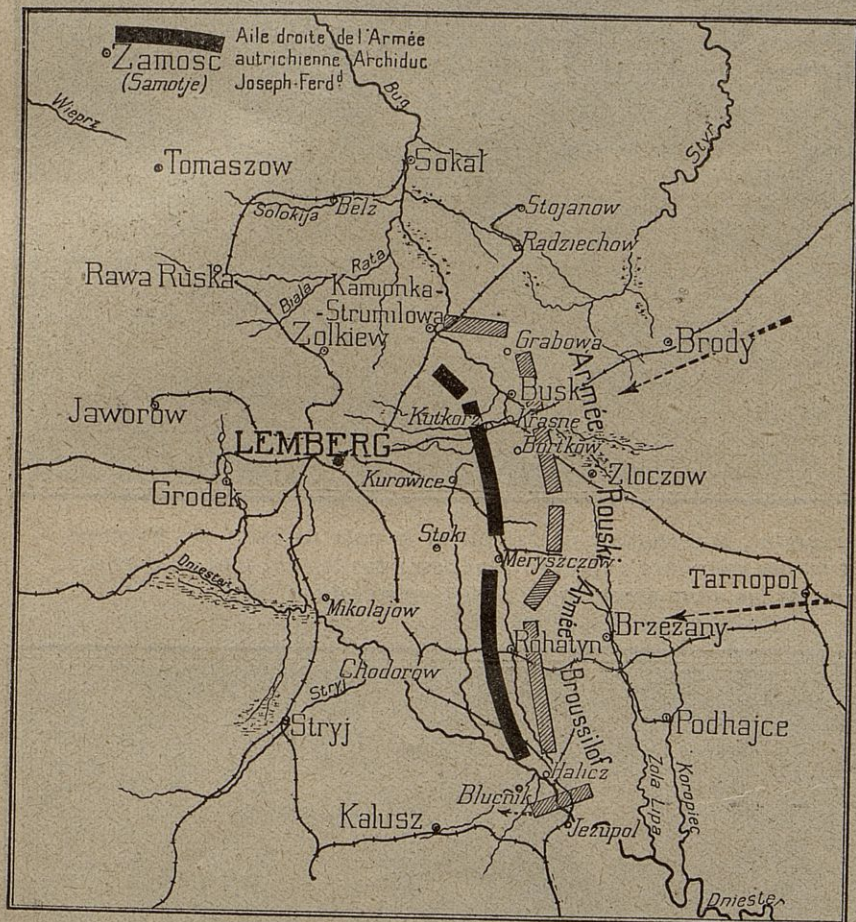
LES OPÉRATIONS EN GALICIE

L'Autriche avait une avance considérable de mobilisation sur la Russie ; par suite, et surtout grâce à son réseau ferré, elle pouvait devancer cette dernière et produire l'offensive dès la déclaration de guerre. C'était bien ce qu'espérait le grand état-major allemand. Une attaque brusquée au sud de la Pologne, devait fatalement décongestionner le nord et les Russes auraient marché en masse sur l'Autrichien.

Or l'entrée en campagne des troupes autrichiennes ne se dessine que vers le 20 août. Elles présentent en ce moment trois gros groupes :

1^{re} armée sous les ordres du général Dankl, vers l'ouest ; 2^e armée sous les ordres du général Auffenberg, vers l'est ; 3^e armée sous les ordres de l'archiduc Joseph-Ferdinand, placée en réserve vers la droite (est).

La direction générale de ces masses armées est sud-nord ; elles opèrent dans le secteur entre les sources de la Vistule et celles du San, de Cracovie à Przemyśl et se dirigent sur Sandomir, Tomaszów.



LA BATAILLE DE LEMBERG

Il est évident que cette attaque est dirigée sur Varsovie qu'on cherche à tourner vers l'est et à couper du reste de la Russie. L'idée n'est d'abord pas heureuse ; le but géographique n'a aucune valeur ; prendre Varsovie au début de la campagne était peut-être d'un succès sonnant, mais, au point de vue stratégique, quel était le résultat obtenu ? Les Russes, dans leur plan primitif, voulaient abandonner cette Pologne, saillante à l'ouest, et difficile à défendre.

En tous cas si telle était l'intention du grand état-major autrichien, il aurait fallu agir en conséquence ; marcher dès le début des hostilités sur Varsovie et y entrer vers le 15 août, ce qui était possible ; l'armée russe de Pologne avait été portée à ce moment vers le nord, en Prusse orientale, et la Vistule n'était gardée que par peu de troupes.

D'autre part, on doit reconnaître que cette conception au début manque de logique ; s'avancer vers le nord au cœur de la Pologne avec de grosses masses de troupes c'est prêter tout le flanc droit à l'attaque de toutes les forces russes qui vont accourir du pays ; le grand centre militaire de Kiev est là, menaçant ; c'était donc imprudent. En tous cas, il fallait agir vite et arriver sur les positions avant l'attaque dangereuse de l'est qui pouvait se produire ; il aurait fallu occuper la Vistule, Varsovie et le Bug, et recevoir le choc des armées russes sur une ligne appuyée, la gauche à Varsovie, le centre à Ivanogorod et le San, la droite sur Przemyśl, avec des avancées sur le Bug. On aurait obtenu les résultats cherchés : occuper la Pologne, Varsovie ; attirer sur soi la masse russe, et la recevoir dans les meilleures conditions de défense, les flancs protégés et les communications assurées.

Au lieu d'agir ainsi, les trois grosses armées autrichiennes s'élèvent lentement vers le nord, refoulant sans difficultés les détachements russes laissés en Pologne ; la gauche s'étend vers Kielce, traverse le Lyssa-Gora ; le centre marche sur Lublin et la droite qui a enlevé Tomaszów aborde la Wieprez et monte vers Cholm.

Pour parer aux attaques de flanc, le commandement autrichien a détaché sur sa gauche un détachement à l'ouest de Kielce et sur sa droite de gros rassemblements de troupes s'opèrent autour de la grande place de Lemberg.

Les avant-gardes russes se sont mises en mouvement dès le 15 août. Le gros groupement militaire de Kiev forme deux armées puissantes, celle du nord, l'armée Rouski, celle du sud l'armée Broussilof ; elles débouchent par les vallées du Styr et du Goryn, tandis que plus au nord les gouvernements militaires de Brest-Litovsk et de Minsk ont envoyé par la vallée du Bug les troupes qui doivent s'opposer à la marche de l'armée autrichienne centrale.

Il était évident que l'attaque prévue des forces russes sur le flanc droit allait être très dangereuse pour l'armée autrichienne.

Autant la marche vers le Nord de l'armée autrichienne a été lente et traînante, autant l'entrée en action des armées russes va être rapide et écrasante. Signalées vers le 23 août à Brody et Tarnopol, elles sont le 24 à Strumilowa et Brézany ; le 25 elles sont au contact de l'armée de protection de Lemberg.

L'armée autrichienne de Lemberg, surprise de cette attaque imprévue et devant des forces considérables qui se développent en arc de cercle de Busk à Stryj, sur la rivière de même nom, rétrograde sur ses positions de l'ouest, mais elle est poursuivie avec vigueur et forcée de livrer bataille aux deux armées russes du général Rouski et du général Broussilof qui l'enveloppent. La grande armée autrichienne trop au nord et éloignée de plus de 100 kilomètres ne pourra coopérer à la bataille.

Les 29, 30 et 31 août, l'attaque russe se développe avec impétuosité ; tournée sur ses deux ailes, l'armée autrichienne est écrasée, anéantie ; elle perd plus de 40.000 soldats tués ou blessés, 20.000 prisonniers, tout son matériel, et les débris doivent s'écouler péniblement sur les cols des Carpates ou bien sont refoulés sur Przemyśl.

C'est la bataille de Lemberg ; la première grande victoire russe qui aura une énorme répercussion sur toutes les opérations ; elle apportait en France le souffle de la victoire, et précédait celle de la Marne.

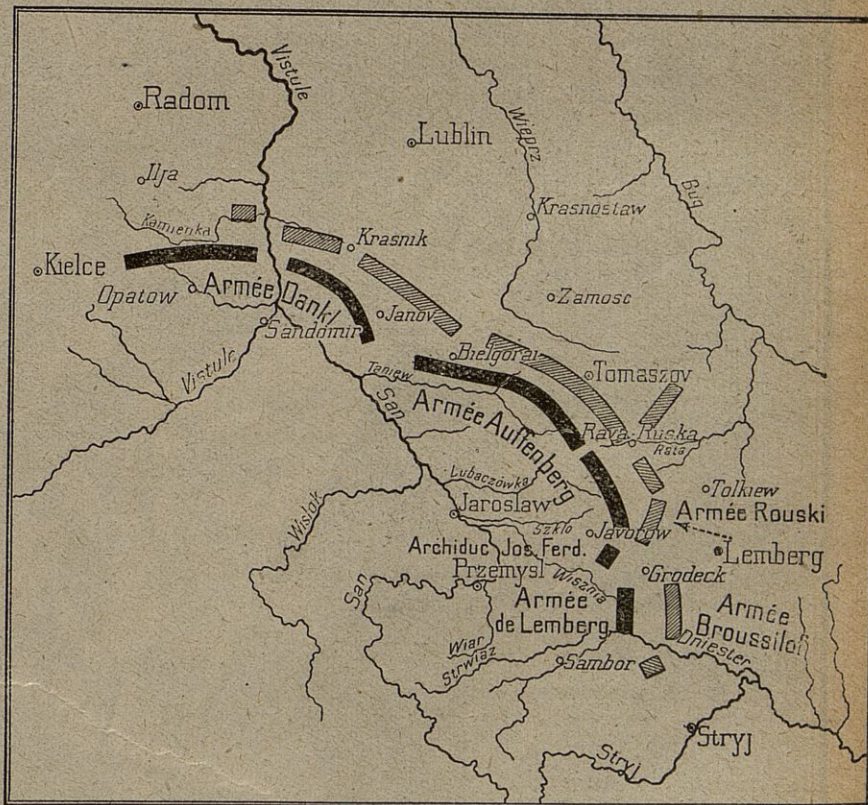
L'armée autrichienne était défaite et la grande avancée sur Varsovie arrêtée ; de plus les armées Dankl et Auffenberg au nord étaient très compromises, un changement de front s'imposait de suite aux armées autrichiennes pour faire face à la nouvelle situation.

Tandis que la gauche restera appuyée sur la Vistule, tout le front pivotant se repliera sur le San pour éviter l'enveloppement. Dans ce mouvement de recul les armées autrichiennes sont serrées de près par les Russes victorieux ; la pression sur la droite est particulièrement sensible.

Les troupes russes de Pologne, à la nouvelle de la victoire de Lemberg, se sont en effet portées de l'avant ; elles ne tardent pas à engager une action gigantesque contre les armées autrichiennes. Du 10 au 18 septembre, une bataille géante se développe de la Vistule au Dniester. Sur le front l'armée Dankl est battue vers Krasnik ; l'armée Auffenberg à Tomaszów et Rava-Ruska. Les armées russes victorieuses de Rouski et Broussilof ne sont pas restées inactives ; la première, entrée à Lemberg après sa victoire du 3 septembre, a marché au canon et venant appuyer les armées du nord elle coopère à Rava-Ruska à la complète victoire ; la seconde a poussé plus au sud, elle tourne l'aile droite autrichienne, menace ses communications sur Przemyśl et l'oblige à la retraite. La cavalerie cosaque s'élance même vers les cols des



GÉNÉRAL SAMSONOV



LA BATAILLE DE RAVA-RUSKA

Carpates. La ligne ennemie est brisée et sur tout le front les Autrichiens doivent battre en retraite.

Ces deux belles victoires, à dix jours d'intervalle, assurent la possession de la Galicie orientale aux Russes ; elles contrebalancent leurs échecs en Prusse et prononcent une menace dangereuse vers les plaines hongroises.

Malheureusement leurs troupes épuisées par des marches rapides (les armées Rouski et Broussilof ont fait 300 verstes en dix jours et ont livré sept batailles) ne peuvent produire une poursuite efficace.

L'armée autrichienne se retire sur sa grande place de Przemyśl ; s'appuyant aux crêtes des Beskides orientales, elle tâchait de se refaire avec les secours et renforts envoyés par la grande voie de Cracovie.

(A suivre.)

LES DISTRACTIONS DE NOS TROUPIERS



Tous les soldats de la compagnie s'amuse de la gentillesse du marcassin ; il reconnaît parfaitement la voix de celui qui s'occupe plus particulièrement de lui et le suit volontiers ; il est vrai que les jeunes sangliers s'apprivoisent assez facilement tout en gardant des allures brusques et peu familières ; aucun des hommes ne veut penser qu'il ferait un excellent rôti.

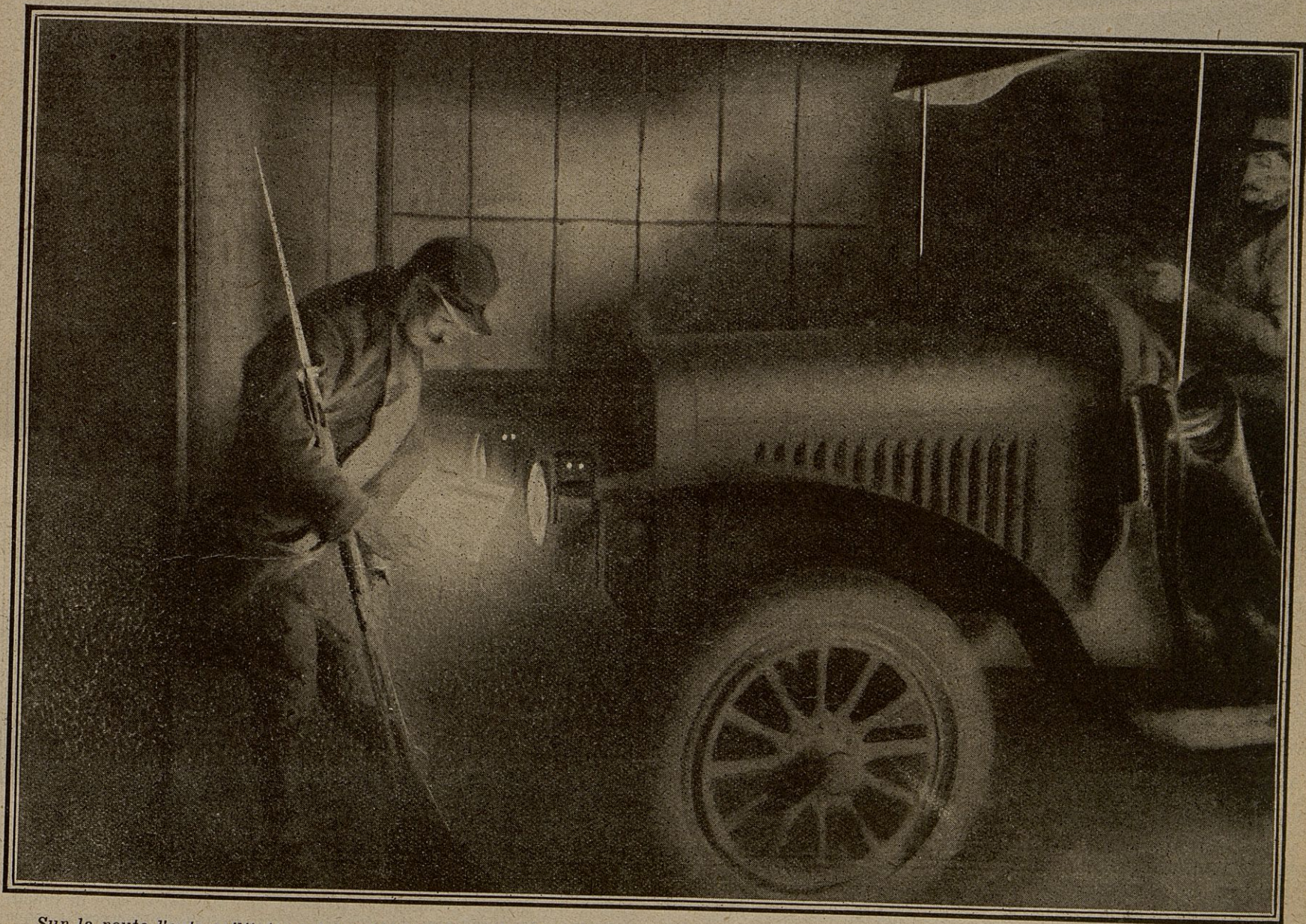


Cette fois nous présentons un marcassin que nos troupiers s'ingénient à apprivoiser ; le jeune sanglier a été pris dans la forêt de Hesse, dans la Meuse ; il est entouré de soins ; on lui a donné le nom de « Guillaume » et chaque fois qu'on lui porte du lait on ne manque jamais de lui dire : « Bois, Guillaume ; voilà du sang ! ».

DES CLARTÉS DANS LA NUIT



La nuit n'arrête pas toujours le bombardement et lorsque les grosses pièces tirent on constate des effets de lumière assez curieux ; témoin cette photographie prise pendant le tir d'un canon d'artillerie lourde ; la déflagration produit une clarté diffuse qui enveloppe les servants et leur donne des allures fantômatiques.



Sur la route l'auto militaire est arrêtée par la sentinelle ; il faut montrer patte blanche et le brave territorial à qui est confiée la surveillance de la circulation examine attentivement, à la lueur des phares de la voiture, les pièces d'identité et les sauf-conduits des voyageurs ; les espions sont si habiles !

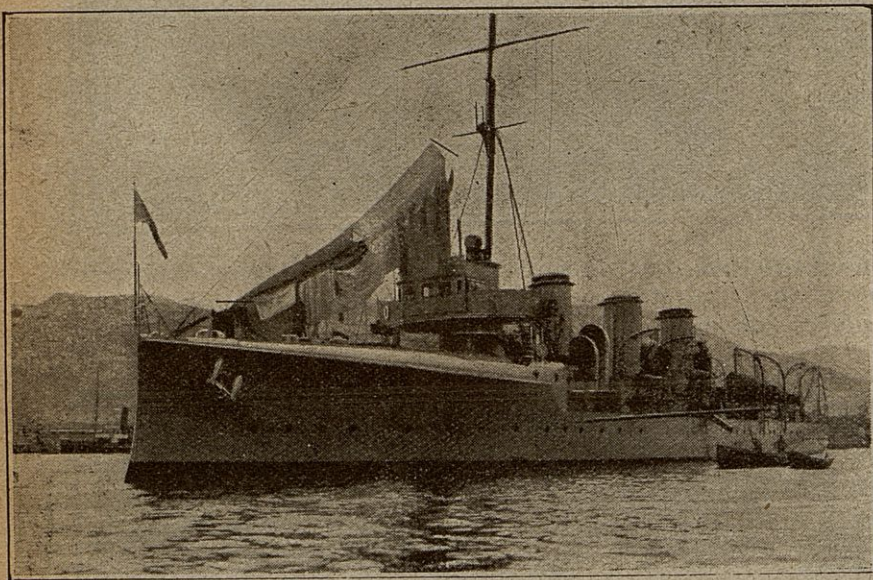
LA GUERRE NAVALE

TORPILLEURS ET DESTROYERS

La lutte contre les sous-marins

Tous les jours les sous-marins ennemis font parler d'eux en coulant bâtiments de commerce et bâtiments de combat. Leurs procédés d'attaque sont difficiles à déjouer car la visibilité de cet ennemi est très réduite en plongée d'attaque ; seules les extrémités du périscope paraissent à la surface, semblables à de grandes boîtes de conserve cylindriques, flottant verticalement dans l'eau. Quand la mer est parfaitement calme, et que le sous-marin marche à bonne vitesse, le sillage laissé par le périscope donne seul un indice aux bâtiments qui veillent.

L'extrémité apparente du périscope constitue une cible très réduite pour l'artillerie du bâtiment de surface, qui va se défendre et essayer de couler son ennemi, même par abordage ; celui-ci à son tour pourra disparaître immédiatement jusqu'à ce que le périscope soit complètement immergé et hors d'atteinte des projectiles ennemis ou même d'une tentative d'abordage. Sous la couche d'eau épaisse qui va l'environner, le sous-marin devient presque invulnérable aux projectiles, mais il a dès lors le très grave inconvénient d'être



« SENTINEL » UN DES BATIMENTS ANGLAIS DESTINÉS À REMPLACER LES DESTROYERS

aveugle ; il ne peut en effet voir à la surface de la mer que lorsque l'objectif du périscope est au-dessus de l'eau ; c'est alors seulement que les objets extérieurs sont réfléchis à travers des prismes jusqu'à l'oculaire placé dans le kiosque de commandement.

Le sous-marin ne remontera en surface que lorsqu'il aura l'assurance que tout danger extérieur a disparu dans son voisinage. Cette assurance lui sera donnée par l'absence de tout bruit ; le submersible a de bonnes oreilles qui peuvent être encore rendues plus sensibles par l'emploi de microphones placés en contact métallique avec la coque. C'est grâce à la bonne conductibilité de l'eau de mer qui vaut environ 1.400 fois celle de l'air, que les sons peuvent être entendus si nettement par les sous-marins. Le bruissement produit par le frottement des ailes d'hélice dans l'eau peut être perçu à une distance de plusieurs milles ; il est certain que le jour où sera découvert le moyen de connaître la direction des ondes sonores les sous-marins et les bâtiments de surface auront chacun des indications sur les positions respectives de leurs adversaires en marche, indications qui leur permettront de s'éviter mutuellement.

Puisque le problème de la recherche de la direction des ondes hertziennes est sensiblement résolu, celui de la direction des ondes sonores peut l'être aussi sous une forme pratique capable d'être appliquée utilement aux bâtiments qui voguent sous les flots.

En dehors des protections dont sont pourvus les bâtiments de haut bord, protections telles que le compartimentage très poussé, cloisons intérieures cuirassées, filets pare-torpilles, l'emploi d'appareils indicateurs de directions des sons produits ou émis dans l'eau sera d'un excellent effet préventif qui diminuera les chances de réussite des attaques sous-marines.

Dans l'état actuel du matériel naval, comment lutter contre les sous-marins ? Quelles sont les armes à employer ?

Il est aisé de comprendre, et cela a été expliqué déjà maintes fois, que seuls les petits bâtiments ayant peu de visibilité, très rapides, armés de canons légers, sont ceux qui conviennent le mieux pour lutter contre les sous-marins. Ils n'offrent qu'une cible réduite, et leur grande mobilité les met à l'abri d'une attaque.

Alors que le sous-marin en plongée ne se déplace pas avec toute la facilité du bâtiment de surface, le bâtiment léger tel que le torpilleur d'escadre ou destroyer, évolue rapidement et peut dans une giration et en suivant des routes sinueuses éviter la torpille s'il en aperçoit le sillage.

La guerre navale actuelle dans laquelle le sous-marin joue un si grand rôle remet donc plus que jamais en lumière le destroyer, armé de nombreuses pièces de canon. En dehors des attaques de nuit contre des escadres au mouillage ou en marche, pour lesquelles il était prévu, le destroyer devient un instrument de lutte contre le sous-marin.

Les ancêtres du torpilleur moderne

Jetons un coup d'œil rapide en arrière et voyons les services déjà rendus par ces petits navires.

Bien que cela paraisse paradoxal, le torpilleur est plus ancien que l'engin

de combat dont il est armé. Tous les destroyers et torpilleurs sont armés de torpilles automobiles dont l'origine remonte à 1868. C'est, en effet, à cette date que M. Whitehead, directeur de l'usine de Fiume (Autriche), présentait aux différentes marines européennes une torpille automobile qui, sous l'action d'un moteur à air comprimé, continuait à se mouvoir sous l'eau dans la direction suivant laquelle elle avait été lancée.

Or, déjà en 1864, pendant la guerre de Sécession des Etats-Unis, les Confédérés metant à exécution les idées de Fulton, construisirent de petits bateaux en tôle susceptibles de filer sept nœuds ; ils avaient la forme de cigares (cigar-ships) et pouvaient être à peu près complètement immergés par le remplissage de compartiments à eau. L'avant était muni d'une hampe horizontale, portant à son extrémité la torpille. Les Fédéraux surnommèrent ces navires « davids » en raison de leurs petites dimensions.

Pour attaquer leurs adversaires, les « davids » étaient obligés de venir au contact de la carène des navires ennemis. Leurs petites dimensions et leur faible flottabilité ne leur permettaient pas de résister à l'explosion de leur propre torpille. La nécessité de venir en contact avec l'ennemi augmentait beaucoup les risques à courir ; enfin, en raison de leur faible vitesse, ces petits navires ne pouvaient agir que contre des bâtiments au mouillage ; et leur attaque était sérieusement compromise aussitôt qu'ils étaient découverts. En cas d'insuccès, il leur était difficile d'échapper à la poursuite de l'adversaire.

Premiers exploits des torpilleurs français

Les premiers exploits des torpilleurs firent honneur à la marine française et la flotte de l'amiral Courbet, qui combattait au Tonkin, eut à enregistrer deux brillants faits d'armes. Les torpilleurs dont disposait l'amiral n'étaient pas encore munis de torpilles automobiles, les risques à courir étaient donc des plus sérieux et le courage de nos marins n'en fut que plus louable.

Le 23 août 1884, dans la rivière Min, au moment où le *Volta* donne le signal de l'attaque impatiemment attendue depuis près d'un mois, les deux torpilleurs français 45 et 46, postés à quatre cents mètres de l'ennemi, se précipitent sur la flottille chinoise. Avant qu'un seul projectile ait pu les atteindre, le 46 torpille le croiseur *Yang-Woo*, le 45 le transport *Foo-Poo*. Le croiseur chinois va s'échouer sur le rivage pour ne pas couler à pic ; il est bientôt incendié par les obus. Aussitôt le coup porté, le 46 se dégage et bat en retraite. Un projectile chinois atteint sa chaudière, mais, grâce au tournant qui le porte vers l'escadre française, le torpilleur est bientôt à l'abri.

Le *Foo-Poo*, atteint à l'arrière par la torpille du 45, est entouré par les canots français, enlevé à l'abordage et échoué près du mouillage de notre escadre. Après son attaque, le 45 s'était trouvé retenu par sa hampe faussée par l'explosion et engagée dans le gouvernail ou l'hélice du transport chinois ; il eut à essuyer de la part de l'ennemi un feu très vif de mousqueterie.

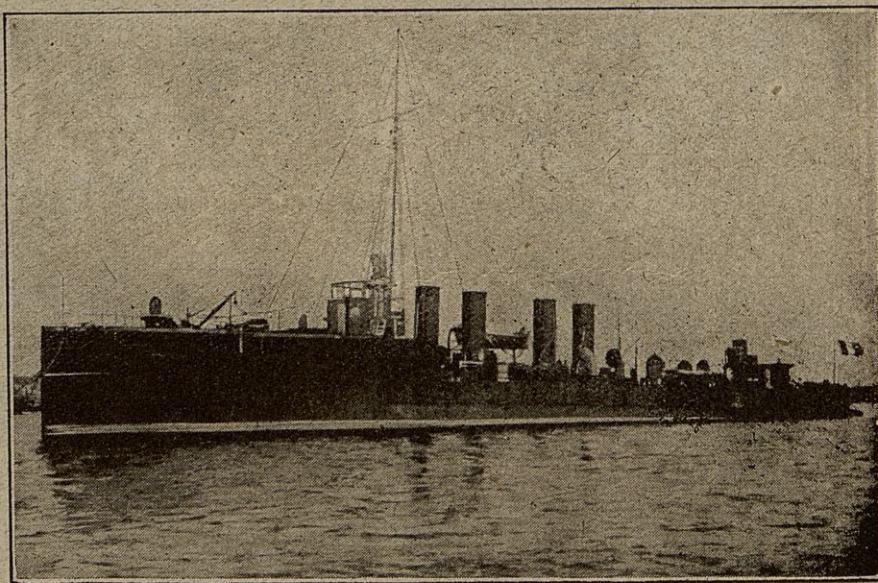
Gravement blessé à l'œil au moment où il parvenait à dégager son torpilleur, le commandant Latour réussit néanmoins à le ramener dans les lignes françaises. Ainsi se termina la première attaque de torpilleurs français contre des navires ennemis.

Les accidents du début

Les premiers emballements en faveur du torpilleur furent refroidis par des accidents qui se produisirent coup sur coup.

Le 1^{er} mars 1889, six torpilleurs de Toulon, après avoir manœuvré toute la journée aux environs de Bandol, regagnaient leur port d'attache en ligne de file, lorsque, tout à coup, on vit le 102 qui passait alors à quelques centaines de mètres de l'île des Embiez, se coucher sur le flanc, et retourner la quille en l'air. La mer était maniable et rien ne pouvait faire prévoir telle catastrophe. Remorqué par les autres torpilleurs du groupe sur des petits fonds, le 102 coula trois quarts d'heure après avoir chaviré, par 45 mètres de fond. Le torpilleur put être renfloué, mais trois matelots de pont et le personnel de la machine et de la chaufferie étaient victimes de l'accident.

Trois semaines plus tard (21 mars 1889), quatre torpilleurs partaient du Havre pour Cherbourg. Près de Barfleur, la flottille fut assaillie par un grain



DESTROYER DE LA MARINE FRANÇAISE FILANT 32 NŒUDS

des plus violents et les torpilleurs se trouvèrent en face d'une mer démontée ; au bout de quelques minutes, ils se perdaient de vue. Le 55 (27 mètres), chantiers Normand, put gagner Le Havre sans accident ; le 71 (33 mètres) et le 111 (35 mètres) parvinrent à Cherbourg, non sans avoir couru de grands dangers ; le 111 faisait eau de toutes parts, les tôles étaient défoncées, la coque plissée en maints endroits. Quant au 110 (35 mètres), il avait à jamais disparu. On ne retrouva que quelques épaves qui semblèrent indiquer que le bateau n'avait pas chaviré, mais plutôt coulé à pic, cassé en deux, sans doute par la violence des lames. Des améliorations furent apportées aux bâtiments en service pour éviter le retour de si pénibles accidents.

Le destroyer à grande vitesse

Les progrès réalisés dans la construction des machines et des générateurs à vapeur permirent aux grands bâtiments d'atteindre de très grandes vitesses. Pour que la puissance offensive du torpilleur ne fût pas diminuée il fallut augmenter sa rapidité de marche et par suite son déplacement. Ce fut la création des destroyers.

Le destroyer moderne a un déplacement qui lui permet de tenir la mer presque par tous les temps ; son rayon d'action d'environ 3.000 milles marins lui donne la faculté de rester aussi longtemps en mer qu'un sous-marin, sans éprouver la nécessité de renouveler son approvisionnement de combustible. C'est donc un excellent chasseur qui a les moyens de venir à bout du gibier qu'il chasse, mais il a surtout l'avantage remarquable d'une très grande vitesse devant laquelle celle du sous-marin, même en surface, reste très inférieure. Ainsi le destroyer filera 32 nœuds, et même quelquefois plus, alors que le sous-marin atteindra au plus 17 à 18 nœuds en surface.

Les destroyers les plus récents sont ceux qui ont été acquis par notre marine, ils étaient destinés à la République Argentine ; la description qui va suivre donnera une idée de leur valeur et de leur importance.

Leur déplacement normal est de 1.000 tonnes ; leurs caractéristiques sont les suivantes : longueur extrême : 88 mètres ; largeur : 8 m. 25 ; creux : 5 m. 20 ; tirant d'eau : 7 m. 65.

L'armement comprend quatre canons de 100 ^{m/m} de 50 calibres et 4 tubes lance-torpilles pour torpilles de 450 ^{m/m} ou de 520 ^{m/m}. Les premières ont une charge de fulmicoton de 120 kilos et les secondes de 150 kilos. Leurs vitesses au départ sont de 42 nœuds leur donnant une portée d'environ 10.000 mètres.

L'approvisionnement en combustible d'environ 300 tonnes (charbon ou pétrole) leur permet, à la vitesse de 15 nœuds, un rayon d'action de 4.000 milles.

Plusieurs destroyers étrangers sont munis de chaudières dont les unes peuvent chauffer au charbon et les autres au pétrole ; on remédie par ce dispositif aux difficultés d'approvisionnement qu'on risque de rencontrer dans certains ports dépourvus de pétrole ; le charbon est moins rare et d'un usage plus courant pour tous les types de bâtiments. Le ravitaillement du destroyer à chauffage mixte est ainsi toujours assuré.

Le personnel comprend 6 officiers et 100 hommes d'équipage.

Sur le schéma représentant la coupe longitudinale du destroyer dont nous donnons la description, nous remarquons deux mâts avec antennes de télégraphie sans fil, les drisses de signaux, mât de charge pour mettre les embarcations à la mer et pour les hisser à leur poste « de mer » sur le pont. Presque à l'extrême-avant du bâtiment, une passerelle très surélevée, puisqu'elle atteint la hauteur des cheminées, sert au commandant et aux officiers pour la conduite du navire. Cette passerelle est munie des accessoires nécessaires à la navigation tels que compas de route, compas de relèvement, roue de commande du servo-moteur qui actionne le gouvernail. Un projecteur électrique permet l'éclairage de l'horizon soit pour faciliter la route en temps de brume, dans certains parages, soit pour la recherche d'un ennemi.

Au-dessous de la passerelle se trouve le kiosque de commandement, vitré, auquel on accède par des échelles tournées vers l'arrière. Là sont disposés

Dans la partie située sous le pont du gaillard avant appelée « teugue avant » se trouvent les cuisines, les dynamos, pour l'éclairage du bord, et pour l'alimentation des projecteurs et le fonctionnement de la T. S. F., des compresseurs d'air pour le chargement des réservoirs des torpilles, des ventilateurs d'aération et le logement de l'équipage.

Deux turbines à vapeur, moteurs qui sont les seuls convenant pour les grandes vitesses, actionnent deux hélices montées sur deux arbres latéraux qui tournent à la vitesse de 625 tours par minute. La puissance des turbines est de 28.000 chevaux, imprimant au destroyer une allure capable d'atteindre 34 nœuds.

La vapeur est fournie aux turbines par cinq chaudières à petits tubes du type NORMAND, les deux de l'avant et les deux de l'arrière chauffent au charbon, celle du milieu au pétrole.

Nous avons déjà dit plus haut l'avantage de ce mode de chaufferies.

Avec le pétrole, la chauffe peut être poussée très loin, jusqu'à la dernière limite de production de la chaudière, sans fatigue plus grande pour le personnel.

A moyenne vitesse, ce bâtiment dépensera environ 14 tonnes de charbon à l'heure ou 10 tonneaux de pétrole, selon qu'il emploie les chaudières au charbon ou au pétrole.

Ces petits bâtiments possèdent tous les détails et accessoires nécessaires à la vie courante du personnel appelé à séjourner longtemps en mer ; ainsi les logements peuvent être chauffés à la vapeur ou refroidis selon les températures des parages où navigue le bâtiment soit par l'emploi de calorifères, soit par des appareils frigorifiques. Ces derniers sont utilisés en outre pour la réfrigération des soutes à munitions et des magasins de vivres.

Leur faible tonnage, leur facilité de manœuvre leur permettent l'accès et l'amarrage dans tous les ports. Ils sont tout désignés par le type de leur armement, par leur grande vitesse, pour servir de chasseurs émérites de sous-marins.

C'est un type de bâtiment auquel son tonnage et des formes très appropriées permettent de tenir la haute mer ; il est muni d'excellents moyens d'attaque et de défense. Les marines futures, obéissant aux enseignements tirés de la guerre navale actuelle, comprendront parmi leurs unités un grand nombre de destroyers.

Si des perfectionnements ne sont pas apportés à la construction des bâtiments cuirassés, dans le but d'assurer leur flottabilité en cas de torpillage, ou si des moyens de protection sérieux ne sont pas inventés contre les attaques sous-marines, il est probable que les marines s'arrêteront dans la course vers les grandes dépenses occasionnées par la construction et l'entretien d'une flotte cuirassée.

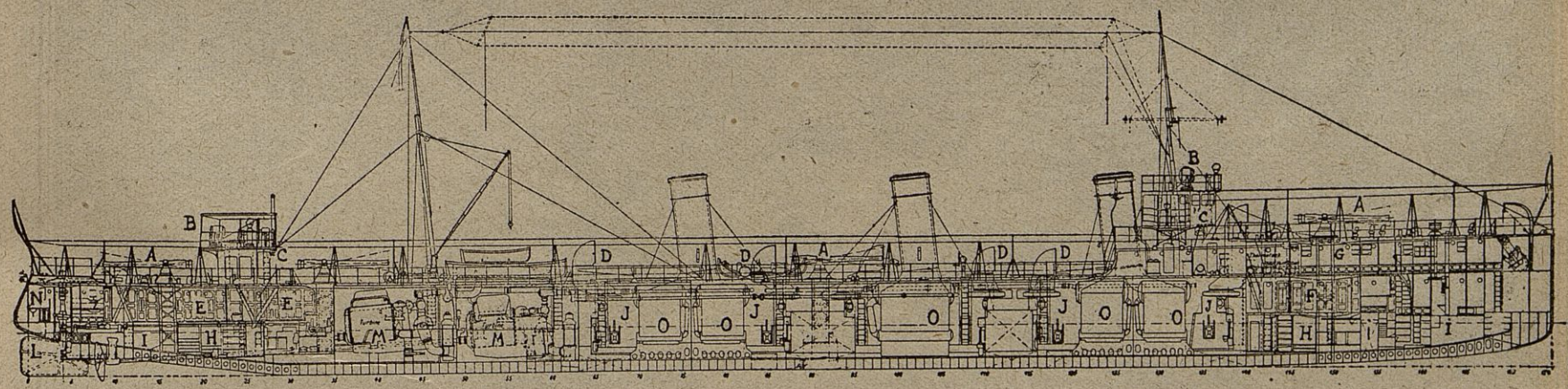
Le prix de revient du destroyer que nous venons de décrire est d'environ 2 millions de francs, c'est-à-dire qu'il est environ trente fois inférieur au prix d'un cuirassé moderne qu'une torpille peut couler en quelques minutes.

La flotte allemande sortira-t-elle de ses ports ?

Depuis les combats de croiseurs des mers lointaines et de la mer du Nord, où seulement des divisions furent engagées, les flottes cuirassées belligérantes n'ont plus fait parler d'elles. Elles se tiennent prudemment hors de portée des



CONTRE-AMIRAL FAVEREAU
Commandant l'escadre légère de la Manche.



COUPE LONGITUDINALE D'UN DESTROYER DE NOTRE MARINE

AAAA, Quatre canons de 100 ^{m/m}. — BB, Projecteurs électriques. — CC, Kiosques ou postes de navigation. — DD, Manches d'aération. — EE, Logements des officiers. — F, Logement des sous-officiers. — G, Logement de l'équipage. — HH, Soutes à munitions. — III, Soutes à vivres. — JJJ, Soutes à charbon. — KK, Caisses à pétrole. — L, Gouvernail. — MM, Machines à vapeur à turbines. — N, Chambre du moteur de gouvernail. — OO, Chaudières chauffant au pétrole et au charbon.

aussi un second compas de route, une seconde barre de gouvernail, des appareils de commande aux machines et aux postes de lancement de torpilles.

Sur le gaillard avant, c'est-à-dire sur l'extrême pont supérieur avant, sont placés les porte-manteaux et le cabestan pour le relèvement des ancres, un canon de 100 ^{m/m} pouvant tirer de chaque bord dans un secteur de 140°. A travers le pont du gaillard avant passent les manches d'aération du poste d'équipage.

Sur l'arrière, nous remarquons un deuxième poste de navigation avec projecteur, roue de gouvernail et compas.

Sur le pont principal, ainsi appelé pour le différencier du pont des gaillards, se présentent à partir de l'arrière un deuxième canon de 100 ^{m/m} qui ne peut tirer qu'à 50° sur l'avant et sur l'arrière du travers du bâtiment, des claires-voies destinées à permettre l'accès de la lumière dans les locaux de l'entre-pont, des manches à air, quatre tubes lance-torpilles et les berceaux sur lesquels vont reposer les embarcations à leurs postes « de mer » ; en abord, entre la deuxième et la troisième cheminées, sont placés les deux autres canons de 100 ^{m/m} pouvant tirer complètement par le travers.

attaques sous-marines si dangereuses ; cette remarque appelle la question suivante : « Les flottes cuirassées allemandes sortiront-elles un jour pour accepter le combat en haute mer et se frayer un passage à travers les lignes du blocus ? ».

On peut répondre que, vraisemblablement, seules des divisions cuirassées tenteront des sorties, des raids, mais quant à l'attaque de l'armée navale allemande entière en bloc sortant de ses ports où elle se cache depuis onze mois, nous n'y croyons pas, car elle serait vouée à la destruction par les attaques ou défenses sous-marines, ou par le canon.

Les derniers faits maritimes ne comportent que des actions de sous-marins ou de destroyers, c'est dire toute l'importance que prennent ces petits bâtiments dans la guerre actuelle et celle qu'ils auront dans l'avenir, à moins que des résultats favorables aux bâtiments de haut bord ne surgissent dans la nouvelle lutte qui va probablement commencer, entre la coque et la torpille, lutte analogue à celle qui s'est poursuivie jusqu'au conflit actuel, entre la cuirasse et le canon. Laquelle sera victorieuse ? L'avenir lointain seul le dira.

UNE TRANCHÉE ALLEMANDE PRÈS DE NEUVILLE



A voir cette tranchée, au fond de laquelle sont couchés deux cadavres allemands, on comprend les difficultés qu'éprouvent nos troupes à déloger l'ennemi des trous où il s'est terré ; et l'on comprend aussi le sourire de nos soldats lorsqu'ils s'en sont emparés.

POUR FRANCHIR LES FILS DE FER BARBELÉS



Il fallait déloger l'ennemi d'un ouvrage gênant ; une nuit, des zouaves ne trouvèrent rien de mieux que de sauter à la perche par-dessus les fils de fer barbelés ; ils purent ainsi tomber à l'improviste sur les Boches qui se croyaient en sécurité.

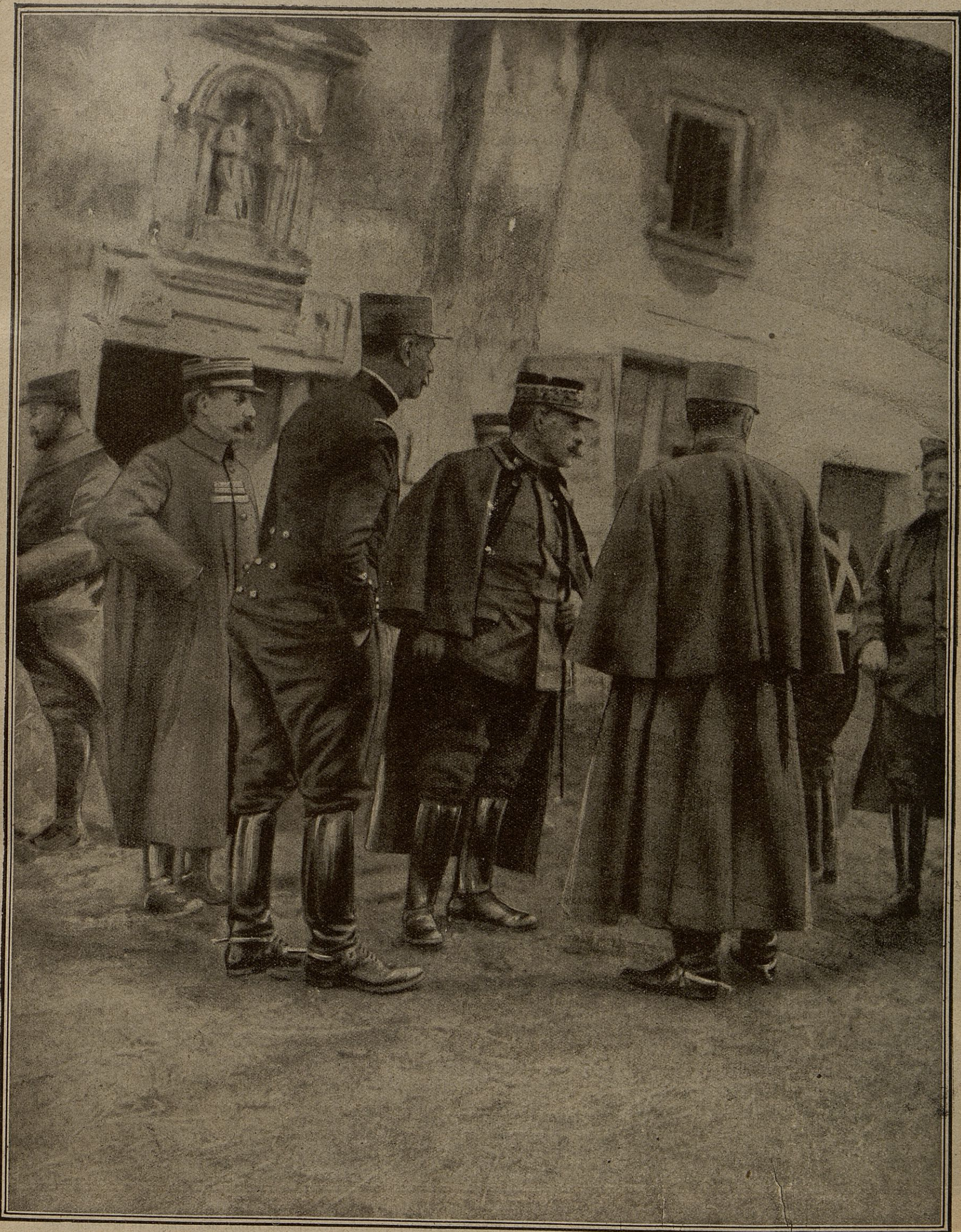
Dessin de LEVEN et LEMONIER.

NOS GRANDS CHEFS SUR LE TERRAIN



Le général Dubail, commandant en chef des armées de l'Est, tient à suivre de près les actions de quelque envergure ; il se rend souvent sur la ligne de feu ; on le voit, dans le médaillon, examinant à la lorgnette les phases de la bataille.

NOS GRANDS CHEFS SUR LE TERRAIN



Le général Dubail va partir sur le terrain de l'action ; avant de quitter la maison où il a momentanément établi son quartier général, il écoute le rapport d'un officier retour d'une mission.

EXERCICES DE CAVALERIE



Nos cavaliers ont retrouvé leur forme d'antan ; privés de chevaux pendant les longs mois d'hiver, envoyés dans les tranchées faire le coup de feu avec leurs frères d'armes de l'infanterie, ils ont salué avec joie le jour où ils ont pu de nouveau monter à cheval ; ils ont dressé leurs montures un peu difficiles et les voici prêts aux belles chevauchées.



Notre belle cavalerie, qui a tant souffert au début de la guerre, est maintenant complètement remontée ; cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards ont des chevaux qui, pour la plupart, ont été importés d'Amérique. A l'arrière du front, des camps de dressage ont été installés où chaque jour montures et cavaliers font les exercices nécessaires à leur entraînement.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

XI
Steinhauer

(Suite)

Lorsqu'on lui demanda s'il voulait à son tour poser des questions aux témoins, Ernst répondit qu'il ne pouvait prendre un avocat et qu'il avait résolu de réserver sa défense jusqu'au moment où il passerait en jugement. Sur ce, l'audition de l'affaire fut ajournée à la semaine suivante.

Ce qu'il y a de remarquable en cette affaire et ce qui est tout à l'éloge des autorités de la Poste, c'est qu'elles aient pu intercepter les lettres non seulement à l'arrivée, ce qui était en somme relativement facile une fois les soupçons éveillés, mais encore au départ, ce qui était beaucoup plus compliqué, si l'on veut bien se rappeler que Ernst jetait ses lettres à destination de Postdam dans les boîtes de tous les quartiers de Londres.

En résumé la principale caractéristique de ce procès a été de donner un grand crédit au système de contre-espionnage anglais et à la façon dont il a su paralyser les efforts allemands.

La longueur du séjour de l'accusé en Angleterre est bien conforme aux principes du service secret de Berlin qui ne veut employer d'autres agents que ceux qui sont au-dessus de tout soupçon, pour cette raison qu'ils sont devenus avec le temps de véritables citoyens du pays à espionner.

La naturalisation ne prouve absolument rien et serait même de nature à faire naître des soupçons plutôt qu'à les étouffer. En effet, un Allemand conserve toujours sa nationalité, s'il le désire, malgré qu'il se soit fait naturaliser dans un autre pays.

D'autre part la situation dans laquelle se trouvait l'inculpé et qui lui permettait d'exercer un commerce indépendant, est également tout à fait d'accord avec les méthodes du service secret, et Ernst était le genre d'hommes qu'il faut à Berlin pour ses « postes fixes ».

La seule chose qui soit en contradiction avec ces méthodes c'est la modicité de la rémunération payée à l'accusé en comparaison des sommes beaucoup plus élevées allouées aux agents à postes fixes dans les centres français.

Mais cette différence peut s'expliquer par le fait qu'Ernst n'avait été que pendant une courte période (deux ans ou environ) à la solde du service secret de Berlin.

Quoi qu'il en soit, les dépositions apportées au procès ont fait suffisamment le jour sur le fonctionnement du système d'espionnage allemand pour qu'on exerce plus que jamais la surveillance la plus étroite et la plus attentive sur ses menées souterraines. Un emploi comme celui que Ernst a rempli n'est qu'un anneau isolé de toute une chaîne, et la chaîne est longue.

Le cas du navire de ravitaillement récemment capturé dans un port de la côte est de l'Ecosse ne rentre guère dans le cadre de cette étude, mais il est très significatif en ce qu'il montre l'audace des procédés de l'Allemagne qui n'hésite pas à aller se ravitailler en pays ennemi par des moyens mettant en danger la navigation neutre, du moins tant qu'il se trouve des navires neutres pour courir les risques de cette opération.

Les autorités navales ont noté que des sous-marins allemands avaient déployé une grande activité à une distance telle de leurs ports légitimes de ravitaillement qu'elle laissait présumer l'existence probable et presque certaine d'autres sources d'approvisionnement.

On établit en conséquence sur la navigation neutre suspecte une surveillance qui aboutit à la capture dont nous venons de parler.

Le navire sur lequel on avait des soupçons, après avoir procédé à toutes les opérations de chargement se préparait à partir. Les agents de la douane montés à bord n'avaient pu y trouver absolument rien de louche.

Ses papiers étaient parfaitement en règle, sa cargaison ne contenait aucune marchandise qui fût contrebande de guerre, et il n'y avait pas de raison apparente pour s'opposer à son départ.

Mais voilà qu'on s'avisa de remarquer qu'il y avait sur le pont une telle quantité de câbles bien enroulés les uns sur les autres qu'elle aurait suffi à équiper un baleinier pour une croisière de trois ans, et qu'un cordier n'aurait su où la loger si vaste que fût son local.

Sur tous les ponts étaient entassés de volumineux rouleaux de haussières, et, quoique en d'autres temps ces haussières auraient pu passer sans qu'on y fit autrement attention, les douaniers furent d'avis unanimement que cette surabondance inusitée de cordages était de nature à justifier une visite plus minutieuse du navire que celle qu'on avait faite.

C'est pourquoi un des rouleaux fut détaché, son enveloppe enlevée, et le câble lui-même déroulé. On découvrit alors que c'était là tout simplement un trompe-l'œil, destiné à cacher un cylindre en cuivre renfermant du pétrole à l'usage des moteurs de sous-marins.

L'autre cas que nous allons citer témoigne d'une audace non moins grande. Devant la Cour du Guildhall comparut le 5 octobre, le nommé Georges Newton Spencer qui se donna comme employé de commerce demeurant Lübeckersasse, 33, à Hambourg (Allemagne).

La charge relevée contre lui était « d'avoir incité, en violation de la loi, MM. Frank, Henry, Houlder (de la maison Houlder Brothers, Limited, Leadenhall Street et Liverpool) à trafiquer avec l'ennemi ».

M. Humphreys déclara en ouvrant les débats du procès que les poursuites étaient basées sur la loi de 1914 relative au trafic avec l'ennemi.

L'accusé était sujet britannique (comme il semble qu'ils le soient tous), avait habité longtemps l'Allemagne et était employé dans une compagnie de navi-

raient au contraire eux-mêmes 15.000 livres à la maison de Hambourg et acquerraient ainsi trois des vapeurs. Cette opération aurait pour résultat de lever les hypothèques sur les six navires dont trois deviendraient la propriété de MM. Houlder, tandis que la Compagnie de navigation à vapeur de Hambourg verrait rentrer dans sa caisse 15.000 livres d'argent comptant qui lui permettraient de continuer ses affaires.

Le fait que l'un des vapeurs était retenu comme prise de guerre à Gibraltar et serait probablement vendu comme tel, rendait la proposition encore plus extraordinaire.

Elle revenait à dire en effet que, puisque dans ces conditions MM. Houlder ne pouvaient avoir aucun titre à faire valoir, la maison de Hambourg demandait en réalité de l'argent en échange de rien, ou du moins d'une propriété impossible à recouvrer.

Mais M. Houlder au lieu de consulter ses sollicitors s'adressa à l'amirauté. Dans l'intervalle l'accusé alla trouver les agents d'une grande compagnie d'assurances maritimes pour leur faire la même proposition, mais avec une légère réduction cette fois, puisqu'il demanda seulement 13.400 livres sterling d'argent comptant pour la maison d'armement de Hambourg.

En entreprenant l'une et l'autre de ces démarches l'accusé eut bien soin, naturellement, de ne pas demander au gouvernement anglais de faire une exception en sa faveur à la loi sur le trafic avec l'ennemi.

Le résultat de ses deux propositions, si elles avaient été acceptées, aurait été de mettre la Compagnie de Hambourg en possession d'environ 28.000 livres sans que les maisons anglaises reçussent en échange la moindre compensation.

Aussi, lorsque les faits eurent été établis, Spencer fut-il arrêté sous l'inculpation de tentative d'escroquerie et condamné à être enfermé en prison le 14 octobre 1914, après un procès en bonne et due forme.

Cette affaire met en lumière de la façon la plus significative la moralité douteuse, au point de vue commercial, des maisons allemandes.

Ainsi voilà des gens à la tête d'une honorable compagnie de navigation de Hambourg qui n'ont trouvé aucun scrupule à demander à deux maisons de Londres de violer la loi et, par-dessus le marché, de se laisser escroquer ensuite !

Aux yeux de la morale allemande c'est là une façon d'agir qui non seulement n'est pas répréhensible mais encore est parfaitement admise au nom du principe que la fin justifie les moyens.

Il y a beaucoup à apprendre sur la besogne actuelle des espions allemands dans une lecture intelligente des rapports relatifs aux hostilités, et principalement de ceux qui viennent en France, car le théâtre de la guerre en Russie est si vaste et si lointain que les petits détails — petits en eux-mêmes mais souvent d'une très grande portée — arrivent rarement jusqu'à nous.

Pour ne citer qu'un exemple à l'appui de ce que nous avançons, nous pouvons encore mentionner le procédé couramment employé par les troupes allemandes lorsqu'elles occupent une ville et qui consiste à écrire à la craie sur certaines portes : *Maison à épargner*.

Ces trois mots sont un véritable trait de lumière. De même les Allemands, dans leur marche en avant aussi bien qu'en battant en retraite, ont toujours leurs agents avec eux ou auprès d'eux.

Pour qui sait lire entre les lignes des rapports qui admettent facilement ce fait, c'est bien du système d'espionnage qu'il s'agit.

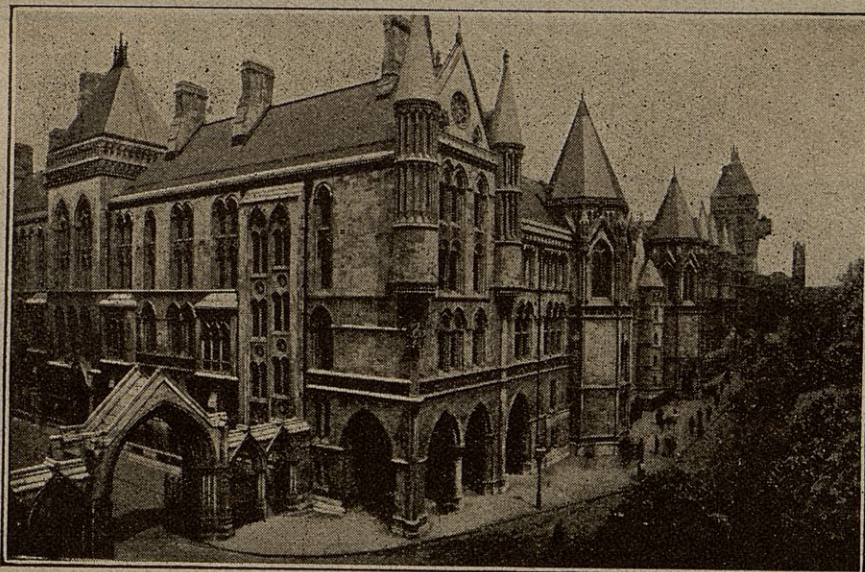
Le travail accompli dans l'ombre par ces agents se poursuit sans se ralentir un seul instant, et il est aussi déshonorant pour ceux qui le font que mortel pour ceux contre lesquels il est dirigé.

C'est un véritable poison qui est aussi redoutable que les plus terribles engins de guerre permis, et souvent plus redoutable, car on peut encore trouver des moyens de défense contre une arme qu'on voit, mais il n'y en a pas contre le venimeux esprit de lâche trahison qui ne recule pas devant l'emploi de la naturalisation et d'autres choses sacrées pour assurer le triomphe du monstre dévorant qu'est le militarisme prussien.

Si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit dans cette étude au sujet de l'influence désastreuse d'un système d'espionnage porté à la hauteur d'une institution d'Etat sur la nation allemande toute entière, on espérera avec nous que dans un avenir prochain ce système disparaîtra sans laisser de traces avec la forme de gouvernement qui lui a donné naissance et a encouragé son développement de toutes ses forces.

FIN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.



LE PALAIS DE JUSTICE A LONDRES

gation dont le nom, d'une longueur bien germanique, peut se traduire en résumé par « Compagnie des transports maritimes de Hambourg ».

Il avait été envoyé, selon toute apparence, par ses chefs, en Angleterre, vers la fin de septembre, en vue d'y accomplir une mission qui, aux yeux de ces derniers, était de la plus haute importance.

Quoique Anglais et ayant trente-deux ans, les autorités militaires allemandes ne firent aucune difficulté pour lui donner un passeport lui permettant de voyager en Allemagne et de quitter ce pays.

On ne peut donc guère douter que l'objet de sa mission ne fût connu des autorités qui lui accordèrent ces facilités, bien que pour l'empereur d'Allemagne il appartint à une nation ennemie.

L'inculpé arriva à Londres le 22 septembre, et le lendemain même il alla rendre visite à M. Houlder. Il se présenta à ce dernier en lui remettant un document en anglais signé par ses directeurs et contenant la proposition qui a servi de base à l'accusation.

Voici quelle était cette proposition : MM. Houlder avaient des hypothèques pour une somme d'environ 30.000 livres sterling sur six navires appartenant à la Compagnie de Hambourg dont Spencer était l'agent.

Ces navires, au moment où la guerre éclata, et certainement en septembre, se trouvaient soit dans des ports neutres et par conséquent perdus temporairement pour leurs propriétaires, soit retenus comme prises de guerre, et, comme tels, momentanément ou selon toutes probabilités, définitivement perdus pour les mêmes propriétaires.

MM. Houlder donc, entre les mains desquels devait être effectué un paiement de 20.000 livres sterling le 11 novembre et de 13.000 le 15 du même mois, verse-

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34 et 35 du *Pays de France*.

LES SOINS DE PROPRETÉ A L'ARMÉE



Comme d'accortes lavandières, nos poilus font leur lessive à la fontaine de ce village de l'Argonne, dans cette région du Four-de-Paris où les combats ont été si sanglants ; chacun lave son linge, frotte consciencieusement avec la brosse de chiendent ; d'aucuns nettoient aussi vestes et pantalons ; le chaud soleil aura bientôt séché toute la lessive.



Quelle joie, quand on revient des tranchées, de pouvoir se livrer aux soins de propreté ! des douches ont été installées à l'arrière dans tous les cantonnements et chacun se place sous le jet d'eau bienfaisant. Ici, en Argonne, nos soldats ont ingénieusement organisé des bains en plein air et voici une baignoire dernier style du front.



CHAPITRE DEUXIÈME

Chuchuniou était un surnom que lui avaient donné les amis de sa famille.

Quand Charles Le Guermeur, prenant sa retraite comme adjudant d'infanterie de marine, avait accepté le poste de garde-chasse principal chez monsieur le baron Vigouroux, le châtelain de Kercoat, l'aîné de ses fils, Roger, était déjà au Prytanée militaire de La Flèche ; le cadet, Jean, le benjamin maternel — de constitution plus chétive que l'autre, son aîné de sept ans — passait son temps à courir les bois des environs en quête de toutes ces trouvailles inattendues qui surprennent les gamins à chaque détour du sentier, au fond de chaque fourré, à la cime de chaque arbre.

La plupart du temps, il disparaissait dès l'aube, sa musette garnie d'une large tartine beurrée, et ne revenait que le soir, à l'heure de la soupe, devant de quelques instants seulement la rentrée du garde auquel la mère, par faiblesse, cachait la vérité.

Toute la journée, Jean avait roulé par les bois, menant une existence de trappeur, faisant la chasse aux nids, inventant des pièges dans lesquels se prenaient les bêtes fausses : putois, belettes, fouines, se nourrissant de baies que son appétit ingénieux savait découvrir et de racines qu'il faisait cuire dans des fours improvisés.

C'étaient surtout les bois de Chuchuniou qui lui servaient de quartier général ; ces bois s'étendaient au-dessous de Plougean, faisant suite à ceux qui dépendent de Kercoat pour rejoindre les hautes futaies dont le moutonnement verdoyant descend en pente douce vers le Dourduff.

Leurs sentiers couverts se tournent et se retournent, ainsi que de mystérieux reptiles, à travers les épais fourrés, plongent dans des ravines profondes, escaladent des pentes escarpées, suivent des ruisselets chanteurs dont les eaux courent au milieu des hautes fougères.

Bref, pour un gamin fureteur, un vrai paradis : aussi Jean avait-il toujours à la bouche, en un sempiternel éloge, ce nom de Chuchuniou, tant et si bien que dans sa famille d'abord, dans le pays ensuite, il lui était resté comme sobriquet.

En grandissant, Chuchuniou n'avait rien perdu de l'humeur sauvage et taciturne qui avait caractérisé ses premières années ; souvent encore, lorsque les classes qu'il suivait à Morlaix lui en laissaient le loisir, il allait promener ses rêveries mélancoliques dans ses bois favoris : seulement, maintenant ce n'étaient plus des merles ou des bêtes « fausses » qu'il allait chasser, mais des chimères.

Le père et le fils ne vivaient pas en très bonne intelligence ; Charles Le Guermeur, ancien militaire, avait conservé dans la vie civile, l'esprit d'ordre, de méthode, de discipline qui, durant toute sa carrière, lui avait servi de ligne de conduite.

Rien ne pouvait lui être plus antipathique que les réveilleries creuses et malsaines de son fils dont il opposait le caractère fantasque et les occupations inutiles au caractère ferme et droit et l'existence de travail de l'aîné.

Maréchal des logis chef dans un régiment de cavalerie, la mobilisation avait trouvé Roger élève à l'école de Saumur, et l'ancien adjudant espérait bien que l'occasion ne se ferait pas longtemps attendre pour son aîné de décrocher l'épaulette de sous-lieutenant.

Or, le lendemain du jour où Chuchuniou, ainsi qu'on l'a vu, avait tiré la baronne Vigouroux de la dangereuse posture où l'avait mise un malencontreux hasard, — on était aux derniers jours d'août — le père Le Guermeur en rentrant à midi manger la soupe, dit à sa femme :

— Paraît qu'il a failli y avoir un drame hier à Roscoff... la baronne Vigouroux a manqué être noyée...

— Bah ! elle qui sait si bien nager.

— Elle s'était coincé le pied dans une roche..., et comme la mer montait...

— Alors ?

— Bien alors... quelqu'un aurait dégagé la baronne au moment où le flot l'avait déjà recouverte et, au risque de périr lui-même, l'aurait emportée.

— Qui est celui-là ?

Le garde porta à sa bouche une pleine cuillerée de soupe, l'avalait lentement et dit :

— Voilà le plus surprenant de l'aventure : on ne sait pas...

L'étonnement de la brave madame Le Guermeur fut tel qu'elle faillit en lâcher la soupière.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ?

— La vérité, femme, tout simplement.

— Ça a l'air d'un conte...

— Pas moins, que je tiens la chose de monsieur le baron lui-même et comme c'est madame la baronne qui l'a contée, j'ai raison d'y croire...

Brusquement, s'adressant à son fils qui mangeait silencieusement, le visage penché sur son assiette.

— Au fait, toi, dit-il, tu as peut-être entendu parler de la chose...

Le jeune garçon, sans relever la tête, bredouilla d'une voix indifférente un « non » à peine distinct et poursuivait son repas.

— Pas bavard aujourd'hui, grommela le garde.

— Qu'est-ce que tu veux aussi que ça l'intéresse ? observa la mère indulgente.

Fantic, la servante, qui allait et venait par la pièce, coupant le pain, emplissant les pots de cidre, eut un moment d'arrêt et, avec un sourire plissant ses lèvres minces, haussa imperceptiblement les épaules...

Après quoi, sa face plate ayant repris son impassibilité, elle retourna à la cuisine chercher le plat de ragoût qui mitonnait sur le coin du fourneau.

N'empêche, poursuivait le père Le Guermeur, que c'est tout de même drôle, ce sauvetage ? On n'est plus au temps des miracles... et les lutins comme les fées, c'est d'une autre époque...

— Bien sûr... approuva sa femme ; mais monsieur le baron, qu'est-ce qu'il dit de ça ?

— Y n'en sait pas plus qu'moi... Aussi il a eu l'idée de faire tambouriner à Roscoff et à Saint-Pol pour dire que celui qui a rendu ce grand service à sa fem-



mè ait à se présenter au château... où une bonne récompense lui sera donnée...

— Ça, c'est une idée, approuva madame Le Guermeur.

Jean releva la tête et insinua :

— Ça dépend... ; si celui qui l'a sauvée veut pas être payé.

Le garde considéra son fils du même air qu'il eût considéré un fou :

— Tout service vaut une récompense, articula-t-il sèchement.

Du coin de l'œil, tout en paraissant manger avec avidité, Chuchuniou examinait son père, se doutant bien, à son attitude, au son de sa voix, que quelque orage couvait ; ce en quoi, il ne se trompait pas...

Posant soudain son couteau et sa fourchette sur le bord de son assiette, il se renversa sur le dossier de sa chaise et les bras croisés, le regard pesant sur son fils :

— Dis-moi donc, toi, articula-t-il, est-ce qu'on pourrait connaître l'emploi de ton temps ?... oui, l'emploi de ton temps !... j'ai rencontré tantôt monsieur Legourdec... il paraît qu'on te voit rarement à l'école...

— Si on peut dire... commença le jeune garçon.

— Je sais ce que m'a raconté le directeur, j'imagine... interrompit furieusement le garde. Donc, te

voilà prévenu... j'ouvrirai l'œil... et à la première nouvelle d'école buissonnière...

— Mais, père...

— Suffit... commanda le vieux qui, couteau et fourchette en mains, poursuivait son repas.

Madame Le Guermeur avait écouté, d'un air angoissé ; visiblement, elle redoutait une discussion orageuse ; aussi, pour rompre les chiens, s'empressa-t-elle de demander :

— Et du front... quelles nouvelles aujourd'hui ?

Le garde hocha la tête, murmurant :

— Il paraît qu'à Charleroi, il y a eu un coup de chien sérieux...

— On s'est battu... ?

— Un peu...

— Et... ?

— Les nouvelles ne sont pas bonnes... à ce qu'on dit...

— Ah ! mon Dieu ! gémit madame Le Guermeur, et... beaucoup de morts..., de blessés... ?

— Comme ça, répondit évasivement le garde, en fuyant le regard que sa femme attachait sur lui.

— Et... de Roger ? interrogea-t-elle, la voix à peine distincte.

— Rien. Je sais que son régiment a été éprouvé... mais de lui personnellement, rien...

— Tu me le jures ?

— Sur l'honneur.

Le repas se poursuivait silencieusement, jusqu'au moment où Jean s'écria, les deux poings crispés au bord de la table :

— Ah ! si seulement j'avais deux ans de plus... !

La mère soupira :

— Heureusement !... n'est-ce pas assez de ton frère ?... s'il me fallait trembler pour toi aussi...

Le garde eut un froncement de sourcils mécontent et, sous la broussaille de ses moustaches, ses lèvres s'agitèrent dans un balbutiement muet ; mais il se tut, jugeant oiseuse toute discussion sur ce sujet.

D'ailleurs, à ce moment même, comme, ayant rejeté sa serviette sur la table, il écartait sa chaise, un galop de cheval s'entendit dans l'allée qui conduisait au pavillon.

— C'est monsieur Vigouroux ! dit-il en se levant, je reconnais l'allure de Kabyle...

Et il se dirigea vivement vers la porte du clos, où il arriva juste à temps pour tenir l'étrier au châtelain qui mettait pied à terre.

— Bien aise de vous trouver, Guermeur, fit-il avec cette brièveté d'expression qu'il affectait d'emprunter à l'armée ; je vous craignais déjà parti en tournée...

Respectueusement, le garde attendait, tenant le cheval par la bride.

— Attachez-le, je vous prie, et accompagnez-moi jusqu'au Brosilec... ; je tiens à vous montrer moi-même les déprédations dont ces saligauds-là se sont encore rendus coupables cette nuit...

— Jean ! appela Le Guermeur.

Puis, au baron :

— Alors, le Brosilec a reçu la visite des bracos ?

— Vous en jugerez... gronda le propriétaire dont la face, soudainement empourprée par un afflux de sang, exprimait une rage difficilement contenue... la faisanderie est ravagée...

Jean survenant, le garde lui jeta la bride du cheval.

— Attache-le sous l'appendice, commanda-t-il, et mets-lui une couverture : il est tout en sueur...

Et les deux hommes s'éloignèrent à grandes enjambées, pas si vite cependant que madame Le Guermeur, qui étendait du linge sur la haie avec l'aide de Fantic, n'entendit ces mots prononcés par le baron :

— On attend des blessés pour demain.

La brave femme fut instantanément prise d'un tremblement tel, que, sentant ses jambes se dérober sous elle, elle dit à la servante :

— Continuez sans moi, voulez-vous...

Et elle rentra dans la maison.

Pendant quelques instants, Fantic s'occupa à cette facile besogne ; puis, soudain, d'un taillès tout proche, s'éleva un sifflement singulier qui semblait un signal.

— Yves ! s'exclama-t-elle à mi-voix.

Lui-même, répondit joyeusement, en surgissant prestement d'entre les feuilles un grand gars, bien découplé, à la face rusée et énergique tout à la fois.

Et retirant de dessous son tricot de laine bleue deux grands lièvres roux qu'il tendit à la servante.

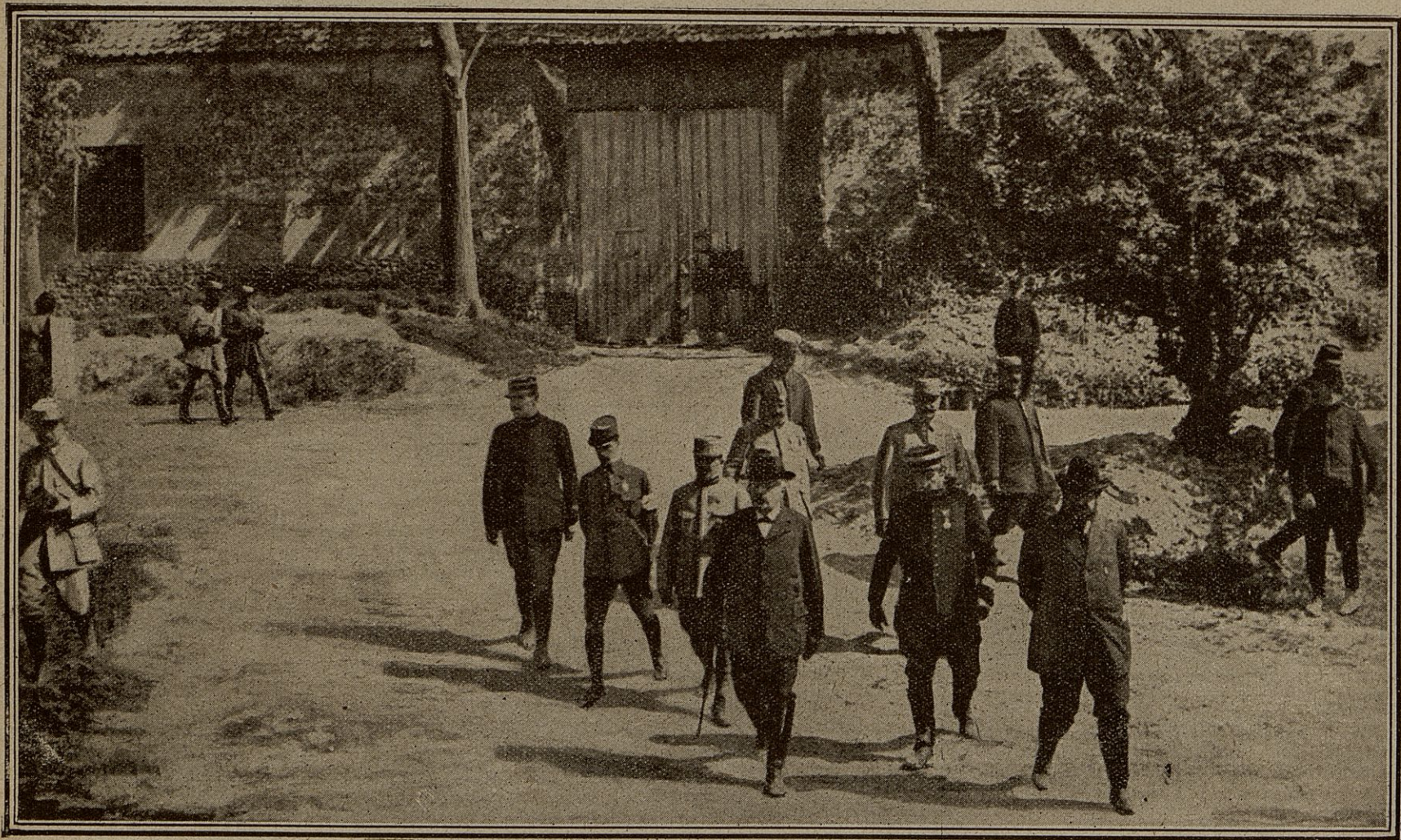
— Tiens, commanda-t-il, cache ça.

(A suivre.)

LE MINISTRE DE LA GUERRE AUX ARMÉES

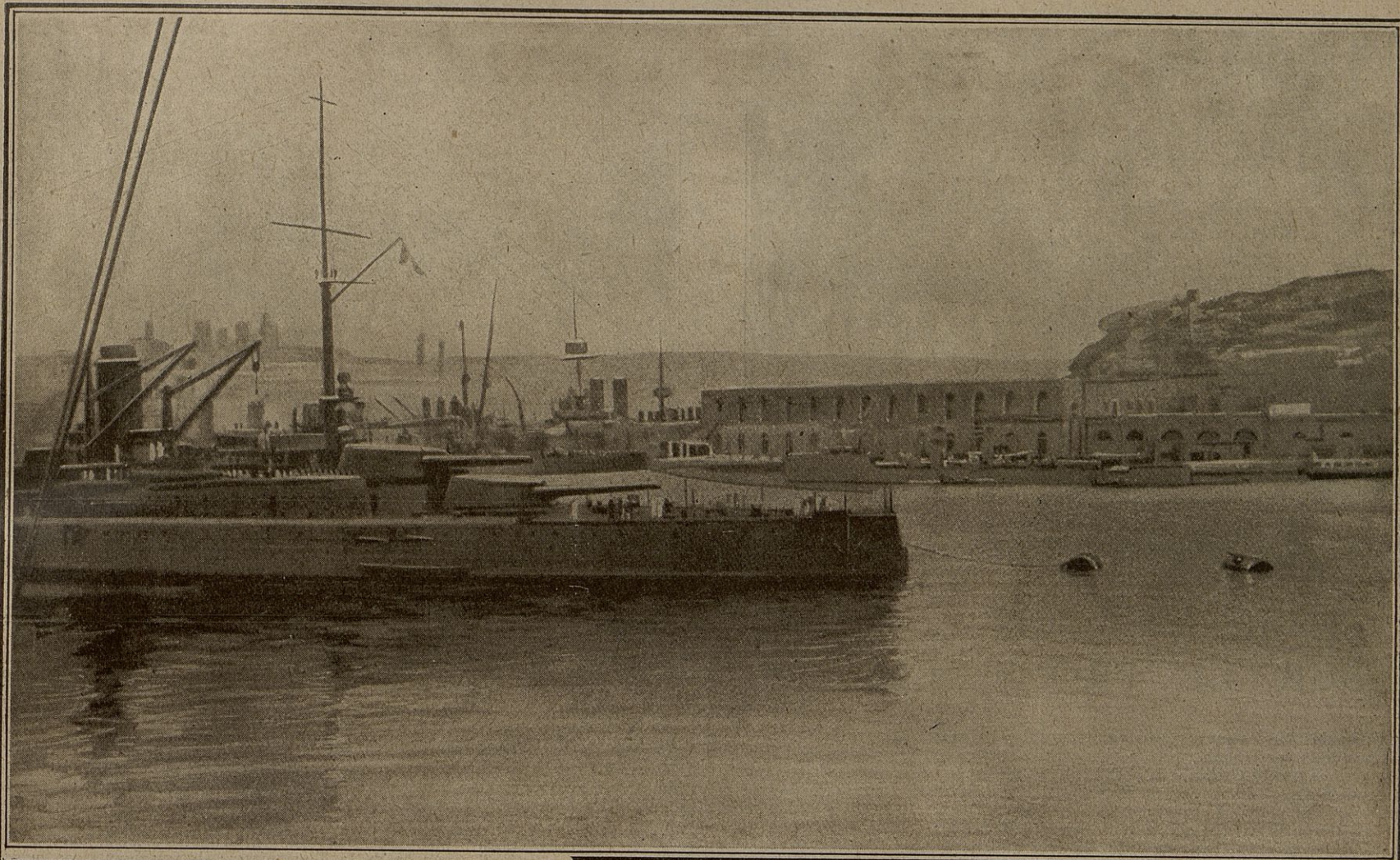


Le ministre de la guerre a été reçu au quartier général du commandant en chef des armées du Nord et de l'Ouest, le général Foch. Après s'être longuement entretenu avec les généraux des résultats déjà acquis et des opérations qui vont compléter le plan arrêté, M. Millerand, ayant à ses côtés M. Albert Thomas, se dirige vers les cantonnements des troupes.



M. Millerand, ministre de la guerre, accompagné du nouveau sous-secrétaire d'Etat, M. Albert Thomas, est allé rendre visite aux armées du Nord pour les féliciter des brillants succès qu'elles ont remportés dans les combats de Notre-Dame-de-Lorette et de Neuville-Saint-Vaast. Voici le ministre de la guerre parcourant un cantonnement.

MALTE, BASE NAVALE DES FLOTTES ALLIÉES

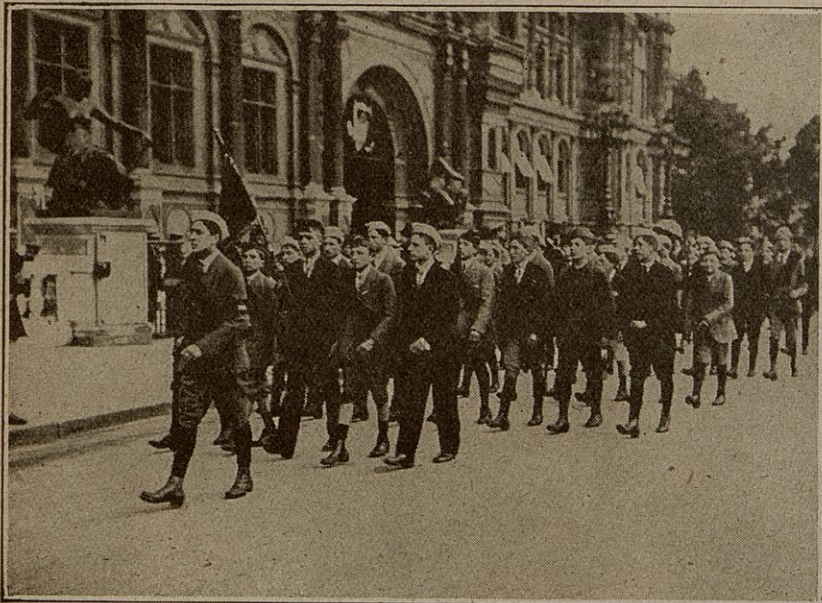


L'île de Malte est devenue une excellente base navale pour les flottes alliées ; dans le port de la Valette, qui possède le plus grand bassin de carénage du monde, navires de guerre, transports anglais, français et italiens viennent se ravitailler ou procéder aux réparations nécessaires ; ils trouvent là un abri très sûr. C'est ainsi qu'au premier plan de cette photographie on voit l'arrière de notre cuirassé « Courbet », tandis qu'au fond est ancré le torpilleur italien « Intrepido ».



Le bâtiment à trois cheminées est le transport français « Burdigala » qui quitte le port de la Valette pour se rendre aux Dardanelles. A gauche, le cuirassé « Jean-Bart » de notre marine.

UN DÉFILÉ DE JEUNES GYMNASTES



Après la distribution des prix, qui eut lieu à la Sorbonne, les élèves des cours d'éducation physique de la ville de Paris défilèrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville en présence des autorités municipales.



Les adolescents des cours de préparation militaire étaient précédés de six fanions aux couleurs des six pays alliés, qui portaient les noms de Raymond Poincaré, Albert I^{er}, Nicolas II, Georges V, Emmanuel III, Pierre I^{er}.

SUR LE FRONT RUSSE

Avance des Russes sur certains points, recul sur d'autres ; nouvelle offensive des Allemands vers Lemberg au nord de Jaroslaw, envoi de renforts en Courlande, actions contre Osowiec et vers Pránsz, tel est le bilan de la période qui s'est écoulée depuis l'abandon de Przemysl par nos alliés et leur succès sur le Dniester que nous avons enregistré.

C'est toujours en Galicie que se déroulent les opérations les plus intéressantes. Sur la rive gauche du Dniester, des combats opiniâtres se sont engagés dès la nuit du 10 juin pour la possession de divers villages et les Russes ont eu l'avantage ; toutefois, afin de rectifier leur front sur la ligne du Pruth, ils ont dû évacuer Stanislavoff, ce qu'ils ont fait sans combat et dans le plus grand ordre.

De leur côté, les Allemands pour soutenir l'armée austro-allemande qui venait d'être battue, en subissant de grandes pertes, à Jurawno, entreprenaient une offensive sur les deux rives de la Tysmonica et, le 10 juin, parvenaient à enlever le village de Gruchow ; mais ils étaient rejetés par une contre-attaque des Russes et c'est en vain qu'ils s'obstinaient le lendemain contre la tête de pont près de Halicz. Le 12, ils s'approchaient du Dniester et parvenaient à le traverser sur plusieurs points entre Nezwiska et Zalczyki.

La résistance acharnée des Russes, l'échec subi à Jurawno avaient obligé le général Mackensen à laisser souffler ses troupes et à attendre de nouveaux renforts. Les 12 et 13 juin, les Allemands reprenaient l'offensive depuis Piskowice, sur le San, à 30 kilomètres au nord-ouest de Jaroslaw, jusqu'à Moscizka, c'est-à-dire sur un front de 70 kilomètres environ ; ils prononçaient une attaque en colonnes serrées et parvenaient à traverser la rivière Lubaczewka et enlevaient le village de Touchla.

Plus à l'est, à une trentaine de kilomètres de Stanislav, les Austro-Allemands attaquaient en même temps, mais sans succès, la tête de pont de Nizniof, point où le chemin de fer traverse le Dniester. Dans la région de Zaleszyski, les contre-attaques russes avaient raison des forces allemandes qui avaient passé le fleuve ; plusieurs compagnies de chasseurs tyroliens et le 20^e bataillon de chasseurs tyroliens étaient sabrés et dispersés par la cavalerie russe.

L'offensive allemande sur le San continuait avec vigueur, appuyée par une forte artillerie et les Russes devaient, le 14 juin, céder du terrain sur les rives droites de la Lioubachevka et de la Vischnia.

Par contre, les Russes prononçaient des attaques heureuses dans la région du Dniester, sur la rive gauche de la Tysmonica ; ils faisaient 1.200 prisonniers et capturaient six mitrailleuses ; les villages de Rogeuzno et de Jourevkow étaient pris et repris ; finalement ils restaient aux mains de nos alliés.

Ici encore, les Austro-Allemands ont eu recours à leurs procédés déloyaux ; ils ont arboré le drapeau blanc, puis ont tiré sur les Russes qui s'avançaient ; furieux, les soldats russes se sont précipités sur les ennemis et les ont passés au fil de la baïonnette.

Entre le Dniester et le Pruth de Czernowitz, les Russes se sont repliés derrière leur frontière.

Pendant que ces événements se produisaient en Galicie, les Allemands faisaient preuve d'une nouvelle et grande activité sur tout le front depuis la Courlande jusqu'au sud de la Pologne.

En Lithuanie, le 11 juin, ils renouelaient, après un furieux bombardement, leurs attaques à l'ouest de Chavli, mais ils ne parvenaient pas à ébranler la résistance des Russes ; un de leurs détachements de cavalerie s'avançait au nord-ouest de Chavli. Sur la rive gauche de la Doubissa, les Russes prenaient l'offensive et remportaient un important succès, faisant plus de cinq cents prisonniers et enlevant des canons et des mitrailleuses.

Plus au sud, nos alliés pressaient vivement l'ennemi sur la chaussée de Mariampol et sur le chemin de fer de Kovno à Wirballen.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 35 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 9 de ce fascicule et représentant un "Poste d'observation élevé".

Le Jury a décerné la prime de 250 francs à cette photographie, non seulement pour son intérêt documentaire, mais aussi pour sa parfaite exécution.

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

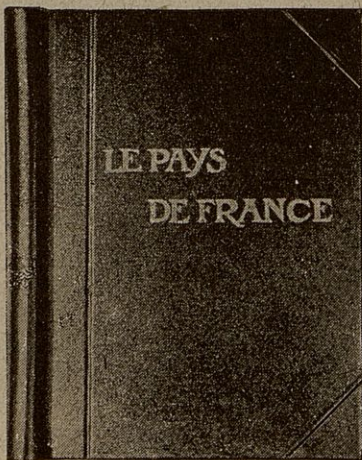
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée, ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



Reproduction de notre reliure électrique

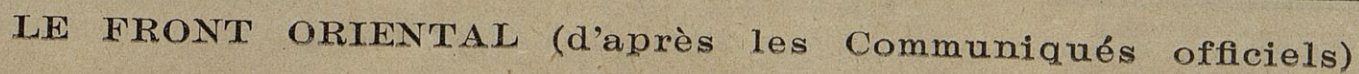
Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.
(Modèle Déposé)
Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière
N°



La Guerre en Caricatures

LA GARDE-ROBE DU KAISER



— Quel costume pourrais-je bien mettre pour repasser le Rhin ? Celui que j'avais préparé pour entrer à Paris, les mites l'ont mangé.



— Pas le ridicule pantalon de Dagobert... et cependant...



— Un peu trop chaude, la barbe fleurie de Charlemagne.



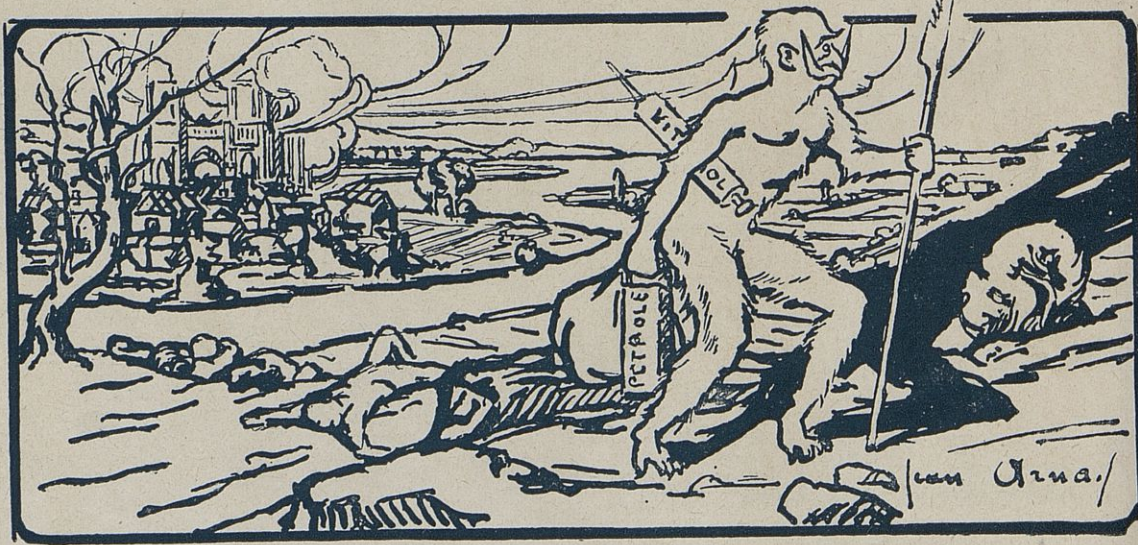
— La cuirasse de Turenne ? On m'accuserait de porter un pare-balles.



— Oui !... mais les soldats de Hoche n'étaient que des sans-culottes !



— Le petit chapeau ou la redingote grise ? Ce serait un peu fort de café.



— Alors je resterai nature ! C'est ce qui convient le mieux à mon genre de beauté et surtout à mes exploits.